

# HOTSPOT

Le magazine du Forum Biodiversité Suisse

## Biodiversité et émotions

CE QUE LA  
BIODIVERSITÉ SUSCITE  
EN NOUS

COMMENT LA PERTE  
DE LA NATURE  
NOUS AFFECTE

SANS SENTIMENTS  
PAS D'ACTION





**IMPRESSUM****HOTSPOT**

Le magazine du Forum Biodiversité Suisse  
47 | 2023

**Éditeur**

Forum Biodiversité Suisse · Académie  
des sciences naturelles (SCNAT)  
Laupenstrasse 7 · Case postale ·  
CH-3001 Berne · Tél. +41 (0)31 306 93 40 ·  
biodiversity@scnat.ch · biodiversity.scnat.ch

**Rédaction**

Gregor Klaus (GK), Ursula Schöni,  
Danièle Martinoli, Daniela Pauli

**Traduction**

Henri-Daniel Wibaut, Lausanne

**Mise en page**

Esther Schreier et Sylvia Pfeiffer, Bâle

**Impression**

Print Media Works, Schopfheim  
im Wiesental (D).

**Papier**

Circle Volume 100 g/m<sup>2</sup>, 100 % Recycling

**Tirage**

3400 ex. en allemand, 1400 ex. en français

Le Forum Biodiversité est le centre de compétences scientifiques pour la biodiversité et ses services écosystémiques. Il encourage le dialogue et la coopération entre la recherche et l'administration, la politique, l'économie et la société. Le magazine HOTSPOT est un des instruments utiles à cet échange. Il est publié deux fois par an en allemand et en français. Le prochain numéro de HOTSPOT paraîtra en automne 2023.

Pour que le savoir sur la biodiversité soit accessible à toutes les personnes intéressées, nous souhaitons maintenir la gratuité de HOTSPOT, mais toute contribution sera bienvenue sur notre compte IBAN CH55 0079 0042 3555 7275 8, mention «don HOTSPOT».

Les manuscrits sont soumis à un traitement rédactionnel. Ils ne doivent pas forcément refléter l'opinion de la rédaction. Toute reproduction requiert l'autorisation écrite de la rédaction.

© Forum Biodiversité Suisse, SCNAT, Berne, mai 2023

**Toutes les éditions de HOTSPOT sont disponibles sur le site [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot) au format pdf.**

# Éditorial



Le Forum Biodiversité Suisse est une institution académique. Il s'intéresse aux liens de causalité, aux lois et aux preuves. Nous fournissons donc une information objective sur l'évolution de la biodiversité ainsi que sur les causes et les conséquences de cette évolution. De plus, nous attirons l'attention sur des options d'action solidement analysées. Par le biais de nos produits, nous veillons à ce que les motions politiques, les stratégies et les plans d'action puissent s'appuyer sur des bases scientifiques actualisées. Mais cela suffit-il pour sauvegarder et promouvoir la biodiversité en Suisse?

Apparemment non. Pour inverser la tendance, il faut un changement radical de notre relation avec la nature. Cela s'applique à tous les domaines de la politique, de la société et de l'économie, mais aussi à chaque personne. Les contacts avec la diversité du vivant peuvent constituer une solution. Je me souviens de la première fois que j'ai rencontré une salamandre noire à l'occasion d'une randonnée pluvieuse en montagne. Ce petit animal luisant aux yeux globuleux pataugeait sur le chemin boueux telle une créature d'une autre époque. Cette rencontre me marqua et créa un lien avec la nature que n'avaient pas réussi à créer huit années d'études de biologie.

Je suis convaincue que ces contacts ont un pouvoir de transformation. Mais nous autres, spécialistes de la biodiversité, préférons argumenter avec des chiffres plutôt que de parler de la fascination, des moments de bonheur vécus ou de la préoccupation que suscite la perte de diversité. En même temps, ce sont précisément ces émotions qui nous motivent et nous incitent à nous engager avec toute notre énergie pour la sauvegarde et la promotion de la diversité biologique. Elles pourraient aussi inciter d'autres personnes à agir. Ne devrions-nous pas impliquer bien davantage nos semblables dans ces contacts avec la nature?

Pour moi, Sir David Attenborough est un exemple illustrant comment procéder. La voix de cet homme, aujourd'hui âgé de 97 ans, est devenue cassante, mais il réussit toujours à fasciner ses auditeurs et ses téléspectatrices. Je suis convaincue que s'il y parvient, c'est parce que sa curiosité, son étonnement, son enthousiasme, son respect et son attention face aux phénomènes naturels – bref, ses émotions – sont toujours perceptibles, en dépit de ce qu'il explique. Parler de la biodiversité, sans toujours présenter des faits, mais en montrant ce que nous ressentons: c'était déjà le thème principal de notre SWIFCOB 19 «Raconter la biodiversité». Nous doublons la mise aujourd'hui en publiant ce numéro.

HOTSPOT existe depuis aussi longtemps que le Forum Biodiversité, c'est-à-dire 24 ans. Je prendrai congé de vous avec cette édition: je quitterai la direction du Forum au milieu de l'année pour assumer de nouvelles fonctions chez BirdLife Suisse. Je resterai bien sûr fidèle au thème de la biodiversité.

Laissez-vous une fois de plus inspirer par ce numéro de HOTSPOT. Je vous en souhaite une lecture stimulante et vous adresse mes cordiales salutations

Daniela Pauli, responsable du Forum Biodiversité Suisse

# Biodiversité et émotions

- 6 **Amour, crainte, dégoût: la biodiversité émeut** | Introduction
- 9 **«Au lieu de parler de catastrophes, je préfère montrer la beauté de la nature»** | Interview
- 12 **Ne pas se résigner!** | Essai
- 15 **Le cœur a ses raisons** | Interview
- 18 **Les «sales bêtes» de la biodiversité urbaine**
- 20 **Les mots suscitent des émotions**
- 22 **Ce que la perte de biodiversité déclenche chez l'être humain**
- 24 **De l'importance de l'émotivité dans la science**
- 26 **«Manger est quelque chose de très émotionnel et l'occasion de se relier à la nature»** | Interview | Office fédéral de l'agriculture (OFAG)
- 29 **Résultats des programmes nationaux de monitoring** | Office fédéral de l'environnement (OFEV)
- 32 **Plan d'action biodiversité** | Office fédéral de l'environnement (OFEV)
- 34 **Nouvelles du Forum Biodiversité Suisse**



## Bibliographie

Pour des raisons de place, nous regroupons les références bibliographiques citées dans les articles dans un document téléchargeable à l'adresse: [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot)

## À propos des photos

Animaux et végétaux suscitent des émotions. Celles-ci sont particulièrement fortes et variées quand les animaux sont photographiés dans des situations spéciales. Les photos ne sont pas seulement distrayantes et amusantes, mais elles ont aussi pour but d'attirer l'attention sur l'extinction des espèces.

## Crédits photos

| p. 2 Toutes les photos Comedy Wildlife: ©Andrea Zampatt (Gliridé); ©Mark Fitzpatrick (Tortue marine); ©Tim Hearn (Agrion jouvencelle); ©Jacques Poulard (Ours polaire) | p. 3 Toutes les photos Comedy Wildlife: ©Charlie Davidson (Raton laveur); ©Josef Friedhuber (Gorille); ©Hendrik Spranz (Écureuil terrestre); ©Tom Ställe/Tom Stables (Buffle d'eau avec héron) | p. 5 Toutes les photos Comedy Wildlife: ©John Speirs (Pigeon de ville); ©Axel Bocker (Coenagrionidée); ©Petr Sochman (Perruche à collier) | p. 6 Gregor Klaus (Jura bâlois) | p. 7 Beat Ernst, Bâle (Edelweiss); Thomas Marent (Araignée tubulaire) | p. 8 Johan Photograph/Adobe Stock #307222384 (Iris humain) | p. 10 helmutvogler photos/AdobeStock #85102630 (Lunaire); Thomas Marent (Parisette à quatre feuilles) | p. 11 Thomas Marent (Arum tacheté) | p. 12 Thomas Marent (Escargot de vigne) | p. 13 Thomas Marent (Chevêche des terriers); Tomas Wüthrich (Ornithologue Klaus Robin) | p. 14 Thomas Marent (Citron) | p. 5 Thomas Marent (Niederhorn) | p. 19 Sylvia Pfeiffer (Araignée); Nigel Cattlin/Okapia (Blatte orientale); Thomas Marent (Rat brun) | p. 22 Rupert Oberhäuser/Alamy Stock Photo | p. 23 Gregor Klaus (Salamandre tachetée); Archive Station ornithologique (Mésange noire) | p. 26-28 Toutes les photos Dorian Rollin (du livre *Simplement Suisse*) | p. 30 Thomas Marent (Argus bleu-nacré) | p. 34 matho/Adobe Stock #159039310 (Grimsel); goturk\_06/Adobe Stock #535623901 (Urbanisation) | p. 36 ©Angela Bohlke/Comedy Wildlife (Renard); ©Miroslav Srb/Comedy Wildlife (Raton laveur) | p. 3, 6-7, 12-13, 16-19, 22-25 Illustrations Adobe Stock #486266957

## INTRODUCTION

# Amour, crainte, dégoût: la biodiversité émeut

GREGOR KLAUS ET DANIELA PAULI

Les citations présentées sur ces trois pages proviennent d'habitants et d'habitantes du parc du Jura argovien. Rebecca Schneider les a recueillies pour son travail de master qui porte sur la relation entre l'humain et la nature. «La description explicite des émotions en mots n'était pas facile pour tout le monde», écrit Rebecca Schneider (2022). «Cependant, les émotions non exprimées sont lisibles in situ sous forme implicite.»

«[Cela] me procure un peu de repos, et [je] peut simplement négliger autre chose, savourer... et observer... la nature et la faune... c'est bon pour mon état d'âme.»

Mais en quoi consistent les émotions? Nul ne contestera que notre vie serait vide et mécanique sans émotions. La première tentative scientifique menée pour décrire et comprendre les émotions revient à Charles Darwin (The Expression of the Emotions in Man and Animals, 1872). Depuis lors, bon nombre de théories et de définitions ont été développées, mais il n'existe aucune définition scientifique précise du concept d'«émotion». Le même flou entoure des concepts tels que «sentiment», «affect» ou «humeur», lesquels constituent ensemble un système complexe qui influe sur notre réaction face à l'environnement et sur notre bien-être.

Si on les examine sans émotion, les émotions sont des états psychiques subjectifs qui sont déclenchés par des stimuli déterminés et se manifestent par des changements physiques et psychiques. Elles influent sur notre perception et nos pensées, notre comportement et nos actes. Exemples d'émotion: joie, satisfaction, crainte, colère, chagrin, honte, surprise et dégoût. Elles ont une base biologique, mais leur expression est toujours aussi soumise à une empreinte sociale et culturelle. La vue d'un sanglier courant dans la forêt peut susciter la crainte d'un promeneur, mais aussi la joie d'une chasseuse voyant approcher la saison de chasse. Le type d'émotion et son intensité dépendent en outre des expériences individuelles, des parcours et des préférences de chaque personne.

## La nature fait (généralement) du bien

Marcher pieds nus sur de la mousse, observer le vol d'un rapace, écouter le chant des criquets et humer le parfum du trèfle alpin peuvent éveiller de fortes émotions positives. Les témoins du Jura argovien révèlent les émotions le plus souvent ressenties par rapport à la nature: joie et attachement.

De plus, la nature a la faculté de réduire les émotions négatives sources de stress et de tension, par exemple. Dans la nature s'apaisent les afflux de pensées qui nous assaillent au quotidien et provoquent souvent le souci, le désespoir, la colère, la peur, l'humiliation ou l'apathie. Nous sortons de nos histoires mentales et portons un regard dégage sur ce que nous sommes réellement: une partie d'un gigantesque réseau de vie. Ou comme l'exprime la philosophe Angelika Krebs (p.15): «J'éprouve un sentiment (...) de sécurité dans le monde.» Pour Stefan Eggenberg, d'Info Flora (p.9), «la diversité réelle des couleurs, des formes et des odeurs» est un point d'ancrage, pour pouvoir «s'y retrouver dans un monde de plus en plus artificiel et se montrer vigilant». L'autrice Johanna Romberg (p.12) se sent d'autant plus vivante «que son environnement est riche en espèces et que beaucoup d'organismes y sont identifiables».

Chez la plupart des êtres humains, une nature variée est liée à des émotions positives (p. ex. Nisbet et Zelenski 2011). Elle est accessible par tous les sens – même à travers un mets savoureux riche en biodiversité (p.26). Néanmoins, des écosystèmes sauvages et indomptés peuvent également susciter de la peur – et certains organismes peuvent même provoquer le dégoût d'amoureux de la nature sinon inconditionnels (p.18). En font partie bien sûr les punaises de lits et les hordes de coccinelles asiatiques dans la maison et autour. Pour certaines personnes, la forêt est un lieu d'horreur, et le loup

«Je peux facilement rester assis pendant une demi-heure (...) et observer un peu. Et soudain ça commence à [vivre autour de moi].»





«Quand vient la migration en automne, je m'installe quelque part ici en haut et je regarde avec ma longue-vue.»

et d'autres prédateurs sont diabolisés. Concernant les animaux sauvages et leur gestion, les avis sont très divisés, ce qui peut occasionner de vives polémiques sociétales. Apparemment, la psyché génère des images mentales d'animaux sauvages et des perceptions de leur comportement qui soit intensifient les conflits soit favorisent la coexistence entre humains et faune sauvage (Jürgens 2022).

Les images et les émotions qu'elles éveillent sont également guidées par le discours; le choix des mots influence la perception qu'aura l'interlocuteur de la diversité biologique (p.20). Ainsi, les noms vernaculaires d'espèces comme le «cresson de Saint-Georges» peuvent susciter des sentiments patriotiques tandis que «cardamine des prés» laisse indifférent (Klein 2022). De même, des termes comme «diversité biologique» ou «réseau de vie» ont une connotation positive alors que «biodiversité» et «infrastructure écologique» paraissent techniques ou génèrent même un rejet. Il est d'autant plus important d'utiliser les termes techniques à bon escient dans leur contexte.

### Les émotions négatives incitent à agir

Stefan Eggenberg (p.9), Johanna Romberg (p.12) et Angelika Krebs (p.15) parlent encore d'autres émotions fortes liées à la biodiversité: tristesse face à la destruction de la biodiversité et à son recul. Chez beaucoup de personnes, la crainte d'un avenir totalement appauvri sur le plan biologique et donc désespérant s'y ajoute mais aussi la colère et l'impuissance face au fait que la crise n'est pas jugée comme telle par beaucoup. Dans le pire des cas, ces émotions peuvent aboutir à de la résignation et de l'apathie (p.22). C'est surtout le cas lorsque l'on ne voit aucune possibilité d'agir ou que l'on ne sait pas où satisfaire son besoin de contact avec la nature. Cela signifie en fin de compte que la crise biodiversitaire est aussi une

crise psychique. Nous ne pouvons que deviner les conséquences qu'aurait la disparition de la nature en tant qu'absorbant des émotions négatives et source d'émotions positives

Les fortes émotions négatives liées à la crise biodiversitaire et climatique ont toutefois aussi un bon côté: elles peuvent déclencher des initiatives ou du moins avoir une fonction motivante. Aristote constatait déjà dans son *Éthique à Nicomaque*: «Les gens qui ne se montrent pas indignés lorsqu'il le faudrait apparaissent comme de mauvaises personnes». Qui ne manifeste donc pas sa colère ne perçoit pas les injustices et ne s'y oppose pas non plus. Aristote estime que la colère mobilise l'énergie et attire l'attention sur l'élimination des obstacles. En vérité, des études montrent clairement que la pauvreté de sentiment entraîne une perturbation de la faculté de décision. Nous n'avons donc pas besoin de moins de colère et de courage, mais peut-être au contraire de davantage. Les scientifiques aussi peuvent exprimer leurs émotions (p.24).

Au contraire de la crise climatique, la colère de la population vis-à-vis de la crise biodiversitaire s'avère toutefois extrêmement faible. Cela peut s'expliquer par le fait que la crise climatique est perçue comme une plus grande menace pour l'existence, alors que le déclin de la biodiversité progresse de manière presque invisible, silencieuse et

«Quand tu vas en forêt, tu es ensuite vraiment ressourcé. Et puis il y a l'air frais bien sûr... et les odeurs... et puis tu es tout simplement... ancré... je ne sais pas (ton amusé, légèrement confus), je n'arrive pas à [l'exprimer] avec des mots.»



«Cela donne un calme intérieur... une sérénité et une satisfaction... car il ne faut pas beaucoup pour vivre, et c'est alors qu'on s'en rend compte (...).»

«Tout le reste paraît si petit, tout est moins grave, n'est-ce pas? (...) On voit tout d'un autre point de vue.»

inodore (p. 9). Cette difficulté est encore accrue par le fait que beaucoup de gens ne savent plus ce qui disparaît dans la mesure où ils ne reconnaissent plus les espèces et leur diversité.

Le détachement par rapport à la nature a pris une ampleur effrayante. Le dernier numéro de Jugendreport Natur (Koll et Brämer 2021), en Allemagne, en arrive à la conclusion: «En ce qui concerne pratiquement toutes les expériences de la nature, on constate des reculs parfois considérables par rapport à l'étude précédente de 2016. Cette diminution croissante des contacts avec la nature sont un indicateur clair d'un détachement de la jeune génération.» Les chercheurs mettent déjà en garde contre un «syndrome de déficit». La tendance s'observe à l'échelle mondiale. Une équipe de recherche franco-allemande, par exemple, a abouti à la conclusion que les humains vivaient de plus en plus loin des espaces naturels et qu'ils avaient aussi tendance à s'intéresser plus rarement à la nature (Cazalis et al 2022). Cette rupture est d'autant plus dévastatrice qu'un lien émotionnel précoce avec la nature favorise une attitude positive à terme par rapport à la protection de la nature.

### A change of heart

Il est essentiel de se demander comment les émotions positives peuvent être exploitées et comment il faudrait gérer les émotions négatives pour sortir de la crise biodiversitaire – précisément en Suisse, où la votation relative à l'initiative biodiversité et à son contre-projet indirect de même que la mise en place d'une infrastructure écologique sont à l'ordre du jour. La bonne nouvelle: il ne faut pas réinventer la roue. En ce qui concerne la transition vers la durabilité, le rôle des émotions a déjà été abordé (p. ex. Office fédéral de l'environnement 2020): on peut éviter d'être frustré ou dépassé si des directives claires sont disponibles. Il est aussi précieux de savoir par expérience qu'une action collective s'avérera fructueuse. À cet égard, Mission B a fourni un travail préliminaire précieux, en mettant au premier plan la beauté de la biodiversité et la croyance

au changement. Ce qui manque, ce sont encore des visions d'avenir positives, qui donnent envie de vivre en harmonie avec la nature. Bien entendu, les arguments rationnels sont aussi justifiés pour convaincre de sauvegarder la biodiversité; mais le côté émotionnel a été négligé jusqu'à présent (Krebs 2021). Pour que nous ayons à l'avenir un autre comportement vis-à-vis de la nature, il faut un changement de cœur, «a change of heart» (p. 15). Pour les personnes déjà convaincues qui souffrent de crainte et de colère, l'appel de Johanna Romberg s'avérera précieux (p. 12): cultivez le plaisir que suscitent les valeurs naturelles encore présentes! ●

> GREGOR KLAUS est journaliste scientifique et rédacteur de HOTSPOT. DANIELA PAULI est responsable du Forum Biodiversité Suisse. >> Bibliographie [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot) >> Contact [biodiversity@scnat.ch](mailto:biodiversity@scnat.ch)

«L'importance des différents arbres (...), ce sureau là-bas, qu'ils ont si froidement étêté (...), cet arbre des ancêtres décapité (ton indigné). Quand j'ai vu ça, ça m'a tout de suite (geste de la main vers la gorge) (...).»

## «Au lieu de parler de catastrophes, je préfère montrer la beauté de la nature»

Entretien avec STEFAN EGGENBERG, d'Info Flora, sur les dépressions post-Avatar, son optimisme par rapport à la crise biodiversitaire et le lien entre la tête et le cœur dans son travail quotidien.

INTERVIEW GREGOR KLAUS

**HOTSPOT:** Vous vous engagez depuis des décennies pour la diversité des végétaux en Suisse. Que signifie la biodiversité pour vous?

**Stefan Eggenberg:** C'est une question que nous nous posons sans doute trop peu. Pour moi, la biodiversité signifie joie et bonheur, mais aussi sécurité. En effet, nous ne pouvons faire face à l'avenir sans diversité biologique. De plus, la biodiversité fait contrepoids à l'intelligence artificielle, qui pénètre de plus en plus notre société. La diversité réelle, avec toutes ses couleurs, ses formes et ses odeurs, est un point d'ancrage qui me permet de m'y retrouver dans un monde de plus en plus artificiel et de me montrer vigilant. À cet égard, la biodiversité est pour moi une identification, surtout par rapport à la santé psychique, mais aussi dans le sens d'un attachement au lieu.

**Lorsque le train est arrivé à Berne ce matin, le soleil se levait. Les Alpes étaient roses derrière la silhouette noire de la vieille ville. C'était une vue fantastique, mais les autres voyageurs avaient le nez dans leur smartphone.**

Oui, c'est triste. Certaines de ces personnes souffriront certainement de ce que l'on appelle la dépression post-Avatar.

**Qu'est-ce que c'est?**

Vous ne connaissez pas le film Avatar? La suite est sortie récemment dans les salles de cinéma. Le film montre une biodiversité paradisiaque, créée par l'intelligence artificielle, sur la planète imaginaire Pandora. Le film gravite autour du lien émotionnel des indigènes avec la nature. En sortant des salles de cinéma, les gens se heurtent cependant à une nature fortement dégradée ou bien leurs yeux n'ont pas été éduqués pour reconnaître dans l'absolu la diversité d'espèces existante et fascinante de leur environnement. La dépression ressentie par beaucoup d'entre eux quelques heures ou même quelques jours plus tard s'expliquent par le décalage entre la vie sur Terre et la vie sur Pandora. On se sent soudain déconnecté de la nature et insatisfait de la vie moderne, qui a sacrifié la nature et la relation harmonieuse avec elle. Impuissance et tristesse sont des sentiments typiques. Le concept de «Post-Avatar-Depression» figure aujourd'hui dans le Urban Dictionary, dictionnaire anglais en ligne de termes et d'expression de la langue courante.

**C'est intéressant! Qu'est-ce que le film a déclenché chez vous?**

Je n'ai pas eu de dépression, car je sais que nous avons toujours en Suisse de superbes zones naturelles. Peut-être pas au coin de la rue, mais faciles d'accès. J'ai appris à sortir et à regarder. Les randonnées faisaient partie intégrante de mon enfance. Avec des amis, j'ai fondé un groupe de scouts informel. Nous étions constam-

ment dans la nature et nous passions souvent des nuits à la belle étoile. Le jardin ouvrier était aussi très important. Nous avions un jardin potager et un jardin ornemental. Ma grand-mère surtout adorait faire des expériences. La diversité et l'esthétique jouaient un rôle essentiel. Chaque semaine, le tour que nous y faisons me fascinait. Qu'est-ce qui est en fleurs? Qu'est-ce qui a changé? Qu'y a-t-il de nouveau? Je me rendais compte que l'on pouvait créer la biodiversité dans son jardin et que c'était lié à des émotions positives. C'est grâce au jardinage que j'ai appris à connaître les premières espèces. Il faut connaître ce que l'on déshebe.

**Un film comme Avatar peut-il avoir plus d'impact que les documentaires sur la nature?**

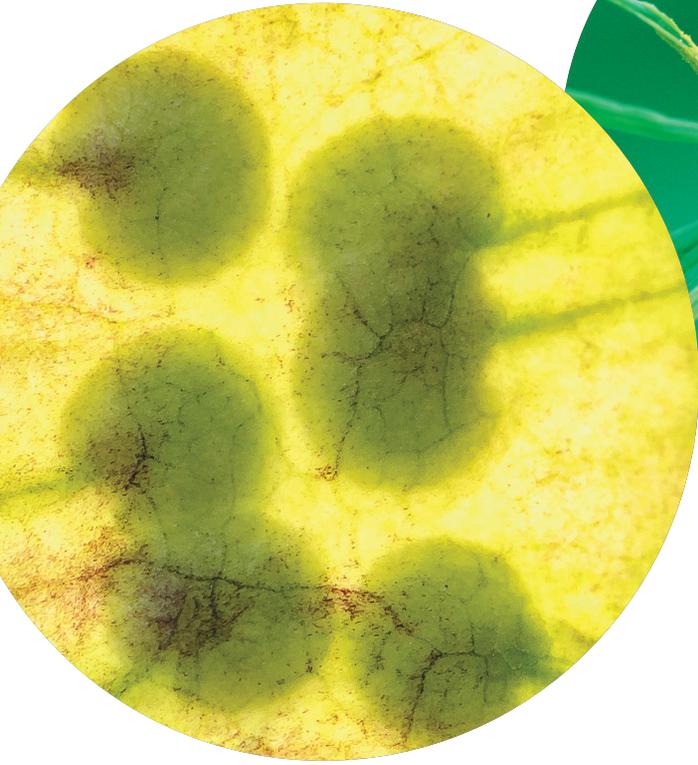
Oui, tout à fait. Mais Avatar n'est pas un film sur la nature. C'est un film d'action avec beaucoup d'effets spéciaux qui renforcent les émotions. En plus, la beauté de la nature est considérablement exagérée et idéalisée.

**Comment se fait-il que certaines personnes puissent vivre sans la nature, et que d'autres y sont totalement indifférentes ou éprouvent même de l'aversion vis-à-vis la nature?**

Je suis sûr que tout le monde a un profond désir de diversité biologique. Et nous ne pouvons satisfaire ce besoin ni en voyant des films comme Avatar ni en voyageant dans des zones naturelles.



Stefan Eggenberg, Info Flora, Photo Tomas Wüthrich



Nous avons besoin de biodiversité au quotidien. Mais l'intérêt pour la nature dépend fortement du contact que l'on a eu avec la nature dans son enfance. À cet égard, les scouts sont une institution très importante, car l'aventure et la nature sont réunies.

**Que suscite chez vous la vue de paysages dégagés et pauvres en espèces?**

Cela suscite à chaque fois des émotions négatives. Mais le fait de savoir qu'il existe des lieux où je peux vivre cette diversité et où je peux me ressourcer est apaisant. C'est grâce à ces bouées de sauvetage que je peux supporter la perte de biodiversité. Bien sûr, mon travail chez Info Flora est très important. Je m'engage tous les jours pour la biodiversité. Le fait de savoir que je travaille pour améliorer la situation me donne une base sentimentale stable. Et je suis souvent dehors – dans le cadre de mes projets, mais aussi à titre privé. Et il ne faut pas oublier que tout ne va pas plus mal. Il y a aussi des succès.

**Mais qui ne suffisent pas encore pour sauvegarder la biodiversité.**

Ils sont quand même positifs. Au cours des 20 dernières années, le thème de la biodiversité s'est intégré peu à peu dans les différents secteurs et dans la conscience de la population – plus que je ne l'aurais rêvé. Ne serait-ce qu'avec la nouvelle loi sur l'agriculture de 1998, beaucoup de choses ont bougé. Je pense aussi aux travaux accomplis pour l'inventaire des prairies et pâturages secs: je n'avais pas conscience auparavant qu'il y avait encore des trésors de diversité. Et la Suisse s'investit pour les sauvegarder. Le choc a été d'autant plus grand en 2022: en raison de la somnolence de la transition énergétique, le Conseil national et le Conseil des Etats ont assoupli la protection des biotopes d'importance nationale pratiquement du jour au lendemain. Cette réaction panique et confuse me préoccupe beaucoup. J'avais parfois l'impression que tous les efforts accomplis depuis ces dernières années s'écroulaient comme un château de cartes.

**Comment faites-vous face à ce revers?**

Je ne vais pas devenir un citoyen indigné. Mon optimisme de base n'est pas entamé. Cette phase fera son temps et les excès seront corrigés.

**En matière de protection climatique, certains activistes de renommée d'assaut les banques ou descendent dans la rue. Par exemple Julia Steinberger, professeure à Lausanne. En ce qui concerne la protection de la nature, il n'y a pas d'activistes scientifiques connus ni de désobéissance civile. Pourquoi? Les émotions ressenties pour la biodiversité ne suffisent pas pour provoquer de fortes réactions?**

Je crois que ce n'est pas comparable. Les destructions de la nature se déroulent aujourd'hui de manière insidieuse, l'époque des grandes destructions est heureusement révolue – ou depuis peu en tout cas. De plus, de très nombreux protagonistes différents influent sur la biodiversité. On pourrait bien sûr lancer des initiatives isolées. Mais je préfère adopter une approche positive. Les scénarios catastrophistes, ce n'est pas mon truc. On obtient davantage avec les émotions positives. Bien sûr, l'année 2022 a été déprimante et nous a ramenés vingt ans en arrière. Mais je continuerai de faire mes excursions et de susciter l'enthousiasme des étudiantes et des étudiants. Au lieu de manifester, je préfère montrer la beauté de la nature.

**Toute la communauté semble fonctionner comme ça.**

La guerre en Ukraine et le dérèglement climatique provoquent des émotions beaucoup plus fortes et sont beaucoup plus présents dans les médias. Les craintes sont beaucoup plus existentielles que par rapport à la crise de la biodiversité, qui est plutôt un processus insidieux et non perceptible. Nous sommes condamnés à avancer à petits pas, même si la crise n'est pas moins menaçante pour l'existence. Mais l'avantage par rapport aux autres crises, c'est que nous pouvons jouer avec les sentiments de bonheur.

### **La biophilie est souvent tourné en dérision par la classe politique.**

C'est vrai. Mais c'est souvent un petit jeu politique que d'essayer par principe de tourner l'adversaire en dérision. Nous ne devons pas nous laisser induire en erreur. C'est aussi l'occasion de se demander si l'on est allé trop loin avec la biophilie et en quoi on est effectivement ridicule.

### **Au cours des vingt dernières années, la recherche a surtout mis en relief les services écosystémiques et la valeur de la biodiversité pour l'être humain en misant donc sur la raison pour déclencher des réactions. Était-ce une erreur d'occulter les émotions?**

Les services écosystémiques comportent aussi des émotions. C'est quand même la base de notre vie. Mais c'est vrai que le concept de service suggère plutôt un modèle économique. Si l'on occulte les aspects émotionnels sous ce concept, on perd une bonne partie des composantes émotionnelles. Il faut une argumentation complémentaire.

### **Et quel axe d'argumentation les sciences naturelles doivent-elles utiliser?**

Il faut continuer de se concentrer sur les services écosystémiques. On attend de nous des réponses scientifiques, et non des émotions, ce qui est tout à fait correct. Mais il serait bon que les sciences humaines se chargent des émotions suscitées par la nature. En même temps, en tant que naturaliste, je suis aussi un être doté de sentiments. Et je les montre pendant mes excursions avec les étudiants. Les plantes précisément offrent la possibilité de dépasser le cadre de l'observation scientifique: l'intégration de la symbolique, de l'ethnobotanique et des appellations accroît considérablement la fascination pour les espèces. On peut ainsi raconter des histoires, qui favorisent des expériences émotionnelles comme de petits «Avatars». La seule indication du nom et des caractéristiques d'une espèce n'aboutit qu'à une excursion froide. Il m'importe d'offrir des excursions «chaudes». La liaison entre la tête et le cœur est la base d'une bonne pédagogie.

### **Comment parvenons-nous en général à toucher les cœurs?**

Nous pouvons, par exemple, tirer des enseignements du tourisme. Il réussit toujours à la perfection à combiner la nature et le paysage avec des émotions positives. Il faut renforcer ce lien dans tous les secteurs. ●

> **STEFAN EGGENBERG** est botaniste, directeur du Centre national de données et d'informations Info Flora et enseignant à l'Institut de botanique de l'Université de Berne. Il est l'auteur / coauteur de nombreux travaux sur les végétaux et les milieux naturels; il publie également en tant que dessinateur scientifique. >> Contact [stefan.eggenberg@infoflora.ch](mailto:stefan.eggenberg@infoflora.ch)



ESSAI

# Ne pas se résigner!

**Malgré le souci que nous cause l'état de la nature, nous devrions préserver le désir de la découvrir et de la savourer.**

JOHANNA ROMBERG

Il y a quelque temps, après vingt années passées à la campagne, j'ai décidé de déménager dans une grande ville. Mais une fauvette babillarde s'est mise à chanter dans notre jardin, et j'ai d'abord renoncé à mon projet.

Tel est, sous une forme abrégée, le dernier chapitre (pour l'instant) d'une longue relation. D'un côté, c'est une histoire personnelle et ce ne serait pas la peine d'en parler si elle n'était que cela. Mais, d'autre part, je suis sûre que d'autres amoureux de la nature ont vécu ou vivent la même chose – vous aussi sans doute, chère lectrice et cher lecteur de ce texte. C'est pourquoi j'aimerais vous faire part de mes expériences de manière un peu plus détaillée.

## La diversité de la nature procure de la joie...

J'ai commencé à observer des oiseaux à l'âge de 6 ans. Des oiseaux, parce que mes parents venaient d'acheter une paire de jumelles – s'ils s'étaient intéressés à la botanique, je me serais peut-être penchée sur les plantes. Je n'étais pas plus intéressée par la nature que la moyenne des enfants. J'aimais surtout le côté détective de l'observation: l'identification d'objets inconnus, le dépistage de créatures cachées qui ne se trahissent que par leur chant, et bien sûr la découverte d'espèces qui se faisaient plutôt rares et ne s'observaient que dans des environnements spécifiques.

Je ne soupçonnais pas une chose à l'époque: quand on a appris à percevoir consciemment la nature – peu importe quelle part de la nature –, on ne peut plus s'en détacher. L'attention qu'on lui porte se transforme en attachement, plus intense qu'une simple conscience environnementale, et qui détermine pendant toute la vie la manière dont on vit son environnement.

Aujourd'hui encore, je ne peux ignorer un oiseau qui chante; l'«antenne» que j'ai dans la tête le détermine automatiquement et les émotions qu'il suscite sont de l'ordre du réflexe: la joie, si je ne l'avais plus entendu depuis longtemps, la curiosité, si je ne le connais pas encore. Je sais que les amoureux des plantes scannent par routine

les bords du chemin, que les connaisseurs en insectes développent des yeux à rayons X qui leur permet de détecter des carapaces dorées, des œufs minuscules ou des ailes transparentes même dans d'épais buissons ou des hautes herbes.

Ce «deuxième regard» pour la nature est un cadeau. Il transforme toute promenade en chasse au trésor et offre des découvertes même dans les environnements familiers. Mieux encore, plus un site est riche en espèces, plus on pourra y déterminer d'organismes vivants, et plus on se sentira soi-même vivant – c'est en tout cas mon expérience.

## ... mais son déclin fait mal

En même temps, la perception plus aiguisée de la nature rend vulnérable. Les informations relatives à la disparition des espèces préoccupent certes beaucoup de gens, mais quand on sait ou quand on voit personnellement ce qui disparaît, cela fait vraiment mal.

À chaque fois que je consulte la liste rouge des oiseaux nicheurs indigènes, j'ai envie de pleurer. Je connais presque tous les noms de la liste pour avoir observé ces oiseaux, et parmi les espèces particulièrement menacées figurent de nombreuses espèces considérées comme fréquentes durant mes premières années d'observation. Vanneau huppé, perdrix, chevalier gambette, linotte mélodieuse, alouette des champs – presque tous sont aujourd'hui rares. Les cochevis huppés, qui parcouraient encore par dizaines nos quartiers de grande ville dans les années 1970, ont même totalement disparu d'Allemagne occidentale, hormis une petite population résiduelle dans le Bade-Wurtemberg.

Peut-être serais-je moins sensible au déclin constant de nombreuses espèces d'oiseaux si je ne le voyais que dans les statistiques. Mais je le vis depuis des décennies avec mes yeux et mes oreilles dès que je sors de chez moi.

À la fin des années 1990, ma famille s'installa à la campagne, loin de l'animation mais aussi des embouteillages chroniques de la grande ville où nous habitons jusque-là. On vit bien ici dans la Nordheide, au sud de Hambourg. Grande maison, jardin, village paisible, tout autour un paysage beau et parfois idyllique. Des prairies et des champs, bordés d'arbres fruitiers et de buissons de prunellier. Des forêts d'où montaient des chorales d'oiseaux à partir de mars.





Mais comme je perçois cette beauté avec les sens aiguisés d'une amoureuse de la nature, je ne peux ignorer son appauvrissement. Un voisin établi de longue date au village me dit un jour qu'il y avait encore tellement d'alouettes des champs dans les années 1970 que, pendant ses promenades, son chien en effrayait une tous les 50 pas. Dans les prairies, en bordure du village, des dizaines de vanneaux huppés faisaient leur parade chaque printemps, le caquètement des cigognes sur les toits était aussi familier que le beuglement des vaches dans les prés.

Lorsque nous sommes arrivés il y a 25 ans, les vanneaux huppés et les cigognes avaient déjà disparu du village et des environs, à l'exception de migrateurs de passage occasionnels. Mais les alouettes des champs étaient encore si nombreuses que je pouvais les entendre depuis mon balcon au printemps. La cardamine des prés et la lychnide fleur-de-coucou prospéraient dans les prairies environnantes, et des nuées d'insectes bourdonnaient autour du bétail.

Aujourd'hui, ce reste de la diversité d'antan a aussi en grande partie disparu. La plupart des agriculteurs ont converti leurs prairies en champs d'un vert uniforme, en bordure desquels ne fleurit plus qu'un maigre assortiment de plantes nitrophiles. Les vaches restent toute l'année à l'étable, et avec elles ont aussi disparu la plupart des essaims d'insectes. Aujourd'hui, nous pouvons laisser nos fenêtres ouvertes même les chaudes nuits d'été, sans qu'un moustique ne s'égare dans la chambre.

Certes, il y a encore des alouettes des champs. Mais quand je me promène dans les champs, je peux les compter sur les doigts d'une seule main. Et depuis mon balcon, je ne les entends plus, depuis qu'une nouvelle zone à bâtir a été créée en bordure du village.

### La peur de nouvelles pertes

Peut-être ces pertes seraient-elles moins douloureuses si je n'avais pas l'impression que personne d'autre que moi ne les remarque. Dans les études sur la conscience de la nature, je lis certes que de plus en plus de gens se préoccupent de l'état de leur environnement naturel. Un sondage représentatif de l'Office fédéral de la protection de la nature a même établi que trois quarts des Allemands voulaient s'engager activement pour la sauvegarde de la diversité des organismes vivants. Mais j'ignore qui sont ces trois quarts d'Allemands – ils ne vivent en tout cas sûrement pas dans notre village. On le voit déjà dans les jardins: des zones exemptes de biodiversité, régulièrement rectifiées par tout un bataillon de tondeuses, broyeuses et autres déchiqueteuses. Je le vois aussi aux réactions de surprise

quand je parle à des connaissances du village de ma passion pour l'observation des oiseaux.

La commission environnementale de notre commune – il y en a quand même une – s'intéresse en priorité à l'approvisionnement en gaz ou à la construction de bornes pour les voitures électriques. La protection de la nature et de la diversité des espèces sur un territoire communal de près de 150 kilomètres carrés n'a jamais figuré à l'ordre du jour.

Je ne sais plus exactement quand j'ai pensé sérieusement pour la première fois à retourner vivre en ville – après une séance du conseil municipal ou pendant une promenade dans le silence des champs. Mais je me souviens parfaitement du souhait qui se cachait derrière cette réflexion: je ne voulais plus assister aux souffrances de la nature. Et je voulais me libérer de ma propre souffrance face à son déclin, de mon désespoir impuissant face à l'indifférence ambiante, et de ma crainte d'assister à de nouvelles pertes.

Il était évident que ce déménagement était aussi une réaction de fuite et de résignation. Et qu'une vie urbaine serait plus pauvre sans contact permanent avec la nature. Mais je me disais que je ne relâcherais pas totalement mon attachement à la diversité vivante. Et que je le transformerais en une relation distante et exempte de stress, entretenue par des excursions occasionnelles dans les hauts lieux de biodiversité environnants.

### Préserver l'enthousiasme pour la nature

J'étais sur le point de consulter les annonces immobilières, lorsque survint un événement inattendu: une fauvette babillarde se mit à chanter dans notre jardin. Et peu après, je découvris son nid, dans un buisson épineux, directement devant les fenêtres de notre salle de séjour.

*Sylvia curruca*, la plus petite des espèces de fauvette indigènes, n'est certes pas rare: au cours des dernières années, j'en entendais régulièrement une ou deux dans le village. Mais aucune n'avait jamais niché dans notre jardin.



Je l'ai interprété comme un discret compliment, un signe que mon attachement à la nature reposait au moins un peu sur la réciprocité. Et au risque d'être soupçonnée d'ésotérisme, j'ai également entendu dans son chant un message qui disait: «Reste ici. Nous sommes encore là.»

Cela paraît simple a priori. Mais ce qui est évident peut aussi échapper au regard. En écoutant son gazouillis, je pris peu à peu conscience en tout cas que ma perception de la nature s'était restreinte au fil des années. Que je considérais avant tout la faune et la flore environnantes comme appauvries, menacées et fragiles. Ce qu'elles sont, bien entendu. Mais pas **seulement**.

Je crois que nous autres, amoureux de la nature, en dépit des craintes et des préoccupations justifiées, nous devrions plus souvent reconnaître ce que la nature est aussi: vitale, variée, sensuelle, merveilleuse et, du moins en grande partie, toujours «présente». Et ce qui est merveilleux, c'est que cette présence ne s'applique pas seulement aux espèces robustes et ubiquistes, mais aussi à des êtres aussi délicats que la fauvette babillarde, qui non seulement endure la proximité de l'être humain (et la menace des chats et des sécateurs qui en découle), mais traverse de surcroît le Sahara deux fois par an en tant que migratrice au long cours.

Son chant me rappela aussi la rencontre avec de jeunes ornithologues, que j'avais accompagnés il y a quelque temps dans le cadre d'une excursion. Cette rencontre m'avait durablement impressionnée. D'abord, parce que ces jeunes de 12 à 20 ans étaient incroyablement rapides dans la découverte et la détermination, et qu'ils possédaient parfois plus de connaissances techniques que moi; ensuite, parce que, durant les trois heures passées dans une zone de protection des oiseaux de Hambourg, il n'avait pas été une seule fois question du thème favori de tous les ornithologues de plus de 40 ans: la disparition de l'avifaune.

Lorsque j'interrogeai l'un des participants à ce sujet, il me répondit en substance qu'il était tout à fait conscient de cette disparition, mais qu'il ne voyait pas personnellement pourquoi il devrait porter le deuil d'une abondance disparue, qu'il n'avait jamais connue. Il préférait utiliser son énergie à étudier et bien sûr à protéger ce qui existait encore – et il aurait bien assez à faire pendant des années. Là-dessus, il dirigea ses jumelles vers un courlis qui recherchait sa nourriture dans le limon d'un bassin portuaire tout proche.

Après cette conversation, il me fallut repenser au célèbre syndrome d'amnésie écologique, phénomène selon lequel chaque génération considère comme normal l'environnement dans lequel elle grandit – indépendamment des transformations subies.

Les protecteurs de la nature en particulier déplorent ce décalage, car il rend difficile de convaincre précisément les jeunes de s'engager contre le déclin de la biodiversité. Qui s'engagera pour des espèces qu'il n'a vues que dans des films ou des livres?

Je crois toutefois que l'oubli collectif a aussi son bon côté. Si chaque nouvelle génération était d'emblée confrontée à toute l'ampleur des pertes naturelles du passé, l'humanité, en tout cas sa part sensible, se maintiendrait dans un état de résignation permanente. Et n'aurait pas la motivation nécessaire pour s'engager en faveur de la sauvegarde de la diversité restante.

### Plus de joie et moins de tristesse

Depuis que j'ai entendu le message de la fauvette babillarde, je n'essaie pas, non, de refouler mon inquiétude pour la nature. Je n'y arriverais pas. Mais je m'accorde parfois la liberté d'observer mon environnement avec la curiosité objective d'une débutante de 6 ans. De m'intéresser à ce qui «est encore là», et non de déplorer ce qui ne l'est plus.

J'écoute avec plaisir les chants familiers de mon jardin. Il y en a encore une bonne dizaine, même sans l'alouette des champs. Avec un ami botaniste, j'étudie la flore d'un remblai désaffecté, et j'y découvre des espèces que je n'avais encore jamais vues dans la nature. Je recense, pour un programme de monitoring, les oiseaux d'une forêt toute proche, et je me réjouis de chaque espèce que je peux ajouter à ma liste. Je cultive des plantes fourragères pour les papillons qui fréquentent mon jardin l'été. Et je laisse les buissons épineux, que je taillais régulièrement jusque-là, envahir un peu plus mes plates-bandes.

Pour que la fauvette babillarde chante à nouveau sous mes fenêtres le printemps prochain. ●

> **JOHANNA ROMBERG**, rédactrice et autrice de longue date pour le magazine GEO, écrit aujourd'hui surtout pour le magazine en ligne RiffReporter sur la nature et les personnes qui s'engagent en sa faveur. C'est aussi le thème de ses deux livres: *Federnlesen – vom Glück, Vögel zu beobachten* (2018) et *Der Braune Bär fliegt erst nach Mitternacht. Unsere Naturschätze – wie wir sie wiederentdecken und retten können* (2022).

## Le cœur a ses raisons

Les sciences naturelles ont-elles «désenchanté» la nature? Comment pouvons-nous nous rapprocher à nouveau de la beauté et de la sacralité de la nature?

La philosophe ANGELIKA KREBS, de l'Université de Bâle, a un avis très clair à ce sujet et plaide en faveur d'un «écocentrisme esthétique».

INTERVIEW GREGOR KLAUS

### **H**OTSPOT: Êtes-vous souvent dans la nature?

**Angelika Krebs:** Chaque jour, il faut que j'aie au moins une fois dans la nature, si je veux être capable d'enseigner et de me concentrer sur la recherche. Le lieu où j'habite fait que mon trajet d'une heure à pied jusqu'à l'Université de Bâle me fait traverser une forêt. Je travaille même très volontiers en plein air. J'apprécie, quand j'écris ou que je lis, de pouvoir laisser mon regard se perdre et se promener dans mon jardin. On est moins crispé quand on est dehors et on est plus libre. Et l'on sait que l'on appartient à la vie, comme le dit l'écrivain Peter Kurzeck. Sur le plan émotionnel, c'est pour moi la joie de vivre et d'être en sécurité dans le monde.

**Dans votre livre, *Das Weltbild der Igel (La vision du monde des hérissons)*, que vous avez écrit avec trois de vos collaboratrices et collaborateurs bâlois, vous soulignez l'importance des expériences esthétiques dans la nature pour le bonheur. Vous écrivez même: «Je pense que l'être humain a besoin d'une empathie émotionnelle avec la nature pour être totalement humain.» Comment le justifiez-vous?**

D'abord en nous souvenant que nous avons besoin de suivre les rythmes naturels – la floraison des mimosas, par exemple. Ou l'éveil dans l'ambiance d'un paysage – par exemple, dans l'espoir rédempteur du printemps après l'hiver. Avec la disparition d'une nature qui nous invite à résonner avec elle, nous devenons un peu étrangers à nous-mêmes, et non seulement à nous-mêmes mais aussi à la Terre, dont nous faisons pourtant partie. Sans la nature comme espace de résonance, l'être humain peut survivre. Mais il ne peut prospérer sans elle.



### **Vraiment?**

Oui, car l'être humain court le risque d'oublier qu'il n'est pas le créateur de sa vie et de son univers. Nous devons absolument nous débarrasser de cette illusion de pouvoir. Nous devons essayer de trouver un bon rapport avec ce qui est tout simplement là – et la beauté de la nature peut nous y aider. À ce sujet, Kant parle d'un «signe de la nature». Même si nous continuions à évincer la nature autour de nous, il y aurait quand même inévitablement dans notre vie beaucoup de choses qui arrivent tout simplement: quelqu'un tombe gravement malade ou un enfant vient au monde avec un handicap. C'est donc une question d'humilité, de sérénité et de joie par rapport à ce qui existe: s'étonner, s'émerveiller de la diversité ambiante et s'y sentir en sécurité.

### **En quoi notre relation avec la nature a-t-elle évolué au cours des 75 dernières années?**

D'une part, l'exploitation de la nature n'a cessé de s'aggraver. On bitume, on fragmente, on câble, on dégage et on éradique à tour de bras. Et ce, bien que, dans les sondages, beaucoup de gens manifestent une nouvelle conscience de la vulnérabilité de la nature. D'autre part, la pandémie a peut-être quand même eu un impact positif: les gens sont davantage sortis se promener, et cela s'est maintenu. Ils ont eu une réponse à la question: «Où puis-je aller si j'ai des soucis?». Beaucoup ont remarqué qu'une promenade leur faisait du bien, leur changeait les idées et pouvait les consoler. Le covid a donc été une opportunité pour la nature.

### **Vous plaidez pour un écocentrisme esthétique. Qu'entendez-vous par là?**

L'écocentrisme esthétique met l'accent sur la beauté de la nature. Et donc sur quelque chose que beaucoup d'entre nous ressentons et apprécions à titre privé, mais dont la scène politique se moque plutôt et même dénigre. Il faut du courage, dans le combat politique autour des faits concrets et des chiffres relatifs à l'évolution du climat et du bien-être, pour mentionner le besoin immatériel d'une belle nature. Avec notre livre, nous voulons instaurer ce courage et fournir l'équipement nécessaire.

### **Mais l'éthique de la nature existe déjà.**

Dans l'éthique de la nature en tant que discipline universitaire, qui porte sur l'analyse des arguments en faveur de la protection de la nature, la beauté de la nature ne joue pratiquement aucun rôle, alors que, du moins dans le monde universitaire protégé, il ne faudrait pas faire preuve d'un courage démesuré pour l'intégrer. L'éthique de la nature est plutôt figée dans l'opposition tranchée entre l'anthropocentrisme et l'écocentrisme. L'anthropocentrisme défend le droit moral qu'a l'être humain d'exploiter la nature à volonté, tant qu'il le

fait de manière plus ou moins durable et pas trop au détriment des futures générations ou des autres régions de la planète. Pour l'opposition écocentriste, l'anthropocentrisme est l'incarnation du mal, le péché originel, l'aviilissement de la nature. Pourquoi, en effet, l'Homme devrait-il être seul à avoir une dignité, une valeur morale, et non aussi GAIA, la nature, qui est pourtant plus vieille et plus grande que nous, qui sait tout parfaitement et que nous n'aurions qu'à suivre? Dans cette interprétation écocentriste, elle prend une dimension presque divine. La position anthropocentriste considère les affirmations écocentristes catégoriques comme non justifiables d'une manière générale et les soupçonne d'ésotérisme, de dogmatisme, de fanatisme et même d'écofascisme.

#### **L'écart est grand.**

Étant donné le rythme de la destruction de la nature, cela précisément peut générer une fission dangereuse de la société. Pensez à la colère du mouvement «Fridays for Future». Il faut guérir cette déchirure avant qu'elle ne soit trop profonde.

#### **Peut-on encore la guérir?**

Oui, en nous intéressant à ce qu'il y a entre les extrêmes de la dégradation anthropocentrique de la nature en tant que simple ressource et la divination écocentriste de la nature. Entre les deux, il y a la relation esthétique avec la nature. Dans cette approche esthétique et écocentrique, la nature n'apparaît pas comme une ressource que l'on exploite, mais comme un vis-à-vis, qui suscite des réflexions et des sentiments et à qui l'on doit quelque chose. La résonance esthétique requiert une vie en harmonie avec la nature. Ce n'est pas seulement une idée ou un sentiment noble, car elle exige, sur un plan purement pratique, de vivre autrement – d'habiter, de travailler, de se nourrir et de se déplacer autrement.

#### **Dans votre livre, vous parlez aussi du caractère sacré de la nature et de la nature comme «Heimat» (patrie, refuge).**

C'est exact, nous établissons dans notre livre une sorte de carte contenant tous les arguments importants en faveur de la protection de la nature et nous nous engageons non seulement pour la résonance esthétique et une belle nature au sens strict du terme, mais aussi pour une résonance spirituelle avec une nature considérée comme sacrée et pour une résonance biographique, la nature étant un refuge pour l'être humain. Pratiquement, cela peut aboutir à la même chose selon le cas où à quelque chose de différent.

#### **Les textes de l'écrivain Peter Kurzeck constituent la base de tous les chapitres. Qu'est-ce qui caractérise ces textes, et pourquoi l'éthique de la nature a-t-elle besoin de littérature?**

Dans son livre, Peter Kurzeck célèbre la nature et prône implicitement sa sauvegarde. Il le fait avec les outils de la littérature, c'est-à-dire non seulement en le disant, mais aussi en le montrant de manière plastique, riche en expériences et en sentiments. Il représente avec

pertinence ce qui est en jeu pour nous avec la perte de la nature. En quoi elle peut se révéler dans son évidence et sans devoir moraliser de surcroît. En philosophie par contre, nous ne pouvons formuler la beauté de la nature que de manière discursive, en justifiant son importance. Il manque donc quelque chose d'essentiel. C'est pourquoi la philosophie doit collaborer avec la littérature en matière de nature.

#### **Quels outils littéraires Peter Kurzeck utilise-t-il dans sa célébration de la nature?**

D'abord, il oppose des images très contrastées de la nature en mode avant/après. Ensuite, il met en relief l'avant, riche, positif et vivant, au travers d'une personnification de la nature. Et il souligne le caractère grotesque de l'après, mort, négatif et monotone. Enfin, il livre également un récit de l'autonomisation de la rationalité instrumentale et de la quête de profits à l'encontre de toute raison, et de l'orientation rationnelle et capitaliste du monde. Un récit qui permet de comprendre ce qui a pu se passer pour que nous ayons aujourd'hui «trop de tout mais jamais assez», et pour que «ce qui était bien avant soit aujourd'hui dénigré».

#### **Quel rôle les émotions jouent-elles?**

Chez Peter Kurzeck, le sauvetage de la richesse du monde passe principalement par le sentiment – non dans le sens d'un ressenti aveugle mais d'une compréhension profonde. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est aussi mon avis, ce n'est pas forcément plus de connaissances au sujet de l'état de la nature. Nous en savons déjà plus qu'assez. Mais ce qu'il faut davantage, pour changer enfin notre relation avec la nature, c'est un changement de cœur, «a change of heart». Comme le dit Rilke en voyant un torse archaïque d'Apollon: «Tu dois changer ta vie.»

#### **Plus de cœur et moins de raison?**

Notre ère scientifique surestime la formulation explicite et sous-estime la mise en évidence directe. Elle surestime le discours et sous-estime l'évocation. Elle surestime la raison et sous-estime le sentiment. Comme le constatait le penseur français Pascal au XVIIe siècle, le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. Il faut



Angelika Krebs, Photo Oliver Hochstrasser, Université de Bâle

certes préserver absolument la raison à une époque de fake news, de théories complotistes et de manque de respect croissant vis-à-vis des traditions et des institutions du savoir. Mais la raison et le rationalisme scientifique sont deux choses différentes. La raison voit le tout. Elle examine toutes les facettes d'un problème et sollicite aussi les sentiments.

**La vie sentimentale du hérisson que décrit Peter Kurzeck est impressionnante. Pour lui la nature n'est pas un ça, mais un tu. Cette personnification est-elle dangereuse?**

Bien sûr, il ne faut pas aller trop loin dans la personnification des animaux. Mais ce ne sont pas des machines, comme le croyait encore Descartes. Il faudrait aussi les approcher d'un point de vue humain, c'est-à-dire anthropomorphe et pas seulement technomorphe. Et il faut voir jusqu'où l'on peut aller. Je suis tout à fait d'accord avec le primatologue Frans de Waal. Ce n'est pas la même chose quand on vit la nature inanimée, par exemple un piton rocheux menaçant, dans son observation esthétique comme un tu ayant des sentiments. Ce ne doit pas être compris littéralement, mais en tant qu'expression de la phénoménologie dialogique spécifique de l'expérience esthétique humaine.

**Comment devons-nous communiquer pour atteindre l'être humain?**

Il faut mettre un terme à la fixation, courante dans les médias, sur la valeur instrumentale de la nature, sur les quantités échangeables, sur les valeurs utiles et monétaires. Comment convertir l'odeur du foin en argent, demandait Peter Kurzeck sous forme rhétorique. Mais il faut aussi mettre un terme à la prédominance de l'induction de peur. Certes, il nous faudrait vraiment manifester bien davantage de crainte et de prudence par rapport à l'avenir. C'est ce qu'a reconnu il y a déjà longtemps, en 1979, Hans Jonas dans son ouvrage classique *Le Principe responsabilité* revendiquant ce qu'il appelle une heuristique de la peur, la priorité à la plus mauvaise prévision. Cependant, hormis l'importance de la peur, il faut souligner l'importance de l'amour de la nature et, hormis la valeur instrumentale de la nature, sa valeur intrinsèque dans une vie humaine comblée. Le cœur a besoin de ses raisons. Et c'est dans l'art et la littérature qu'on les trouvera le plus facilement. Les statistiques sont rarement en mesure de nous fournir un éclairage précieux et de nous émouvoir. C'est en tout cas la conviction qui nous a guidés dans l'écriture du livre sur le hérisson. ●

*L'entretien a été réalisé par écrit.*

> **ANGELIKA KREBS** fait de la recherche et enseigne au Séminaire de philosophie de l'Université de Bâle. Ses travaux portent principalement sur la philosophie politique, l'éthique (appliquée) ainsi que la philosophie des sentiments et de l'esthétique. >> Contact [angelika.krebs@unibas.ch](mailto:angelika.krebs@unibas.ch)

# Les «sales bêtes» de la biodiversité urbaine

**La nature en ville est généralement perçue comme bienfaitante et désirable. Certaines espèces peuvent pourtant engendrer des émotions moins positives. Parler de cette nature urbaine moins ou pas du tout souhaitée, mais qui mérite notre intérêt, est important.**

JOËLLE SALOMON CAVIN, ANNE FREITAG ET TIMOTHEE BRÜTSCH

**P**apillons colorés, oiseaux gazouillants ou arbres majestueux évoquent la joie, le réconfort ou l'apaisement. Rats, pigeons, cafards, punaises des lits, fourmis envahissantes – autant d'animaux qui participent aussi de la biodiversité urbaine, mais que l'on préfère ne pas croiser, surtout dans l'intimité de son logement.

## Dégoût et peur

Les émotions les plus évidentes lorsque que l'on pense aux animaux mal aimés de la ville sont sans doute le dégoût et la peur. Le dégoût est une réaction instinctive face à des espèces très souvent associées à la saleté, voir identifiées comme des saletés: rats et cafards sont les animaux des déchets, des poubelles, des égouts et incarnent le manque d'hygiène. Ce sentiment de dégoût est souvent provoqué ou amplifié par la présence de nombreux individus, leur pullulation. Observer quelques fourmis dans la cuisine n'est pas dérangent. Mais le dégoût s'installe rapidement s'il y a des centaines d'individus qui trottent sur la nourriture.

Tous les animaux mal aimés des villes n'engendrent cependant pas le même niveau de crainte ou de répulsion. Souvent peu appréciés, les pigeons ne font généralement pas peur. En revanche, ce sentiment est très fréquent, et légitime, quand il est question des punaises des lits. Le fait qu'elles attaquent la nuit, dans l'intimité du lit, et que l'on se retrouve la proie d'un animal insaisissable contribue à instiller angoisses et terreurs.

## Surprise et émerveillement

La surprise accompagne souvent la découverte de petites bestioles que l'on ne s'attend pas à voir dans un lieu, surtout s'il est familier, qu'il s'agisse de blattes, de rats ou d'araignées. C'est un sentiment ambigu. La surprise peut précéder la peur, ou simplement constituer une réaction ponctuelle, le temps de réaliser que l'hôte est inoffensif. Le manque de connaissances sur la nature de l'animal découvert – qui est-il? que fait-il chez moi? est-il dangereux? – et sur la façon de gérer sa présence – faut-il l'éliminer? comment procéder? – font que la surprise se mue le plus souvent en sentiments négatifs. Savoir que la présence de poissons d'argent n'est pas signe de manque d'hygiène, mais plutôt indicateur d'humidité, réaliser que les araignées ne s'attaquent pratiquement jamais à l'homme et qu'elles contribuent au contraire à éliminer d'autres «indésirables» permettrait de porter un autre regard sur les mal aimés. La mauvaise surprise de leur découverte peut même se transformer en simple étonnement, voire en émerveillement.

## Respect

Les réactions vis-à-vis de cette faune urbaine ne sont pas que négatives. Les personnes nourrissant les pigeons ou défendant la cause animale ont à l'évidence des sentiments très positifs à leur égard. C'est le cas par exemple des promoteurs de l'association

Zoopolis à Paris qui lutte contre l'élimination des pigeons et des rats et vise à une coexistence pacifique entre citadins et animaux. Proclamant sur une campagne d'affichage du métro que «les rats ne sont pas nos ennemis», ils mettaient en scène un joli rat rose et blanc offrant ses bisous.

Si l'idée d'une certaine forme de respect à l'égard des hôtes mal aimés des villes est louable, elle ne doit pas cacher que certains organismes peuvent poser des problèmes sanitaires: laisser des rats se développer dans un appartement ou de nombreux pigeons nicher sur son balcon est à déconseiller.

Coté compassion, là encore, tous les indésirables ne sont pour autant pas logés à la même enseigne. Si la condition des rats et des pigeons peut émouvoir, ce ne sera, a priori, jamais le cas des punaises des lits et des cafards.

## Les émotions poussent à la découverte

Même si les réactions négatives et les émotions désagréables sont sans doute les plus instinctives et immédiates, la palette d'émotions ou sentiments associés aux animaux mal aimés de la ville est large et contrastée. Selon le contexte, une même espèce peut susciter des sentiments diamétralement opposés. On pourra s'extasier devant l'agilité et les jolies moustaches d'un rat quand il traverse le gazon ensoleillé d'un parc, mais il deviendra terrifiant et dégoutant dès qu'il prolifère, surtout à proximité d'un logement ou dans un passage étroit mal éclairé.

L'exposition *Indésirables!?* *Les animaux mal aimés de la ville* au Palais de Rumine à Lausanne (jusqu'au 3 juillet 2023) et le livre de vulgarisation scientifique qui l'accompagne (Salomon Cavin 2022) se penchent sur les émotions et les sentiments que suscite cette «autre nature urbaine». Sans angélisme, les relations émotionnelles habituelles avec ces espèces qui font partie de la nature urbaine sont remises en question. Et peut-être surprendra-t-on les visiteuses et visiteurs à détailler les reflets cuivrés de la cuticule d'une blatte photographiée en gros plan, à rire des situations cocasses vécues par certains citadins avec leurs voisins, à être consterné par la cruauté de certains pièges, ou encore à s'enthousiasmer de



l'importance des rats dans la régulation des déchets urbains. Comme le dit si bien Brooke Borel dans son ouvrage consacré aux punaises des lits, «laissons la curiosité et la crainte être des motivations de découverte»! ●

> **JOËLLE SALOMON CAVIN** est maître d'enseignement et de recherche à l'Institut de géographie et durabilité de l'Université de Lausanne. **ANNE FREITAG** travaille en tant que conservatrice au Muséum cantonal des sciences naturelles à Lausanne. **TIMOTHÉE BRÜTSCH** est médiateur scientifique chez Communication in Science >> Pour de plus amples informations [www.indesirables.ch](http://www.indesirables.ch) >>> Bibliographie [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot) >>>> Contact [Joelle.SalomonCavin@unil.ch](mailto:Joelle.SalomonCavin@unil.ch)



## Les mots suscitent des émotions

**Avec le concept de biodiversité est né un paradigme qui crée des récits transformatifs à l'aide de styles de langue et de pensée spécifiques. Il importe de reconnaître les dimensions émotionnelles multiples de la biodiversité. À cet égard, il faut une plus forte intégration du discours culturel.** CLAUDIA KELLER

**E**n 1986, le biologiste Walter R. Rosen recherchait un terme pertinent dans le cadre d'un important congrès sur la biodiversité biologique organisé à Washington DC. Il «inventa» le terme de «biodiversité» (cf. Sarkar 2021). Dans un entretien avec l'historien David Takacs (1996), Walter Rosen formula rétrospectivement l'idée qu'il y avait associée: «Il faut extraire le logique du biologique.» Et il ajouta: «Extraire le logique de quelque chose qui devrait être scientifique, est sans doute contradictoire, mais je deviens peut-être impatient vis-à-vis de l'Académie, car elle est toujours tellement logique qu'il semble n'y avoir pas de place pour les émotions, pas de place pour l'esprit.» La biodiversité est donc ce que l'on pourrait désigner, pour reprendre Ludwik Fleck, la «genèse d'un fait scientifique»: un groupe de scientifiques – un collectif de pensée – se réunit dans un cadre ambiant où apparaissent certains concepts, lesquels impliquent bien davantage que l'objet qu'ils désignent.

### Omniprésence des émotions

La notion de biodiversité désigne, d'une part, un «objet»; cependant, il s'agit d'un concept qui n'est pas du tout neutre, mais auquel est attribuée une valeur écologique, économique, éthique, esthétique et affective. Ainsi, la biodiversité est aussi toujours associée – de manière plus ou moins explicite – à la volonté de préserver la diversité de la vie sur notre planète. David Takacs (1996) résume ainsi la préoccupation liée au concept: «Les biologistes de la protection de la nature ont créé et diffusé le terme de «biodiversité» pour modifier le terrain de leur carte mentale en estimant qu'ils considèreraient et jugeraient la nature différemment s'ils la concevaient autrement». Le concept de biodiversité remet totalement en question la séparation de la logique et de l'émotion en vue d'atteindre un changement transformateur.

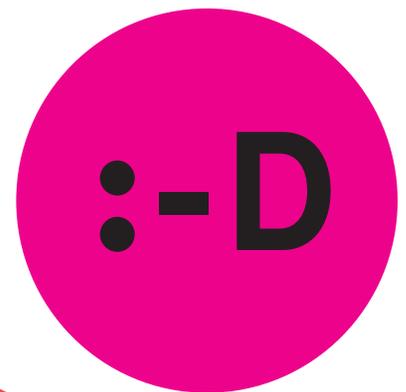
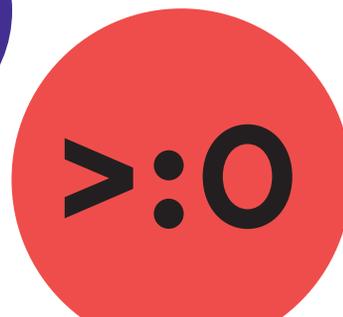
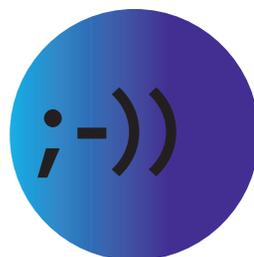
Dans les années 1990 et au-delà, le débat autour de la biodiversité prit un tour particulièrement émotionnel et se dota de fortes métaphores. Reed Noss, par exemple, dit des biologistes qu'ils étaient des soldats «en guerre» protégeant une nature menacée. Plus récemment, des argumentations économiques ont pris les devants,

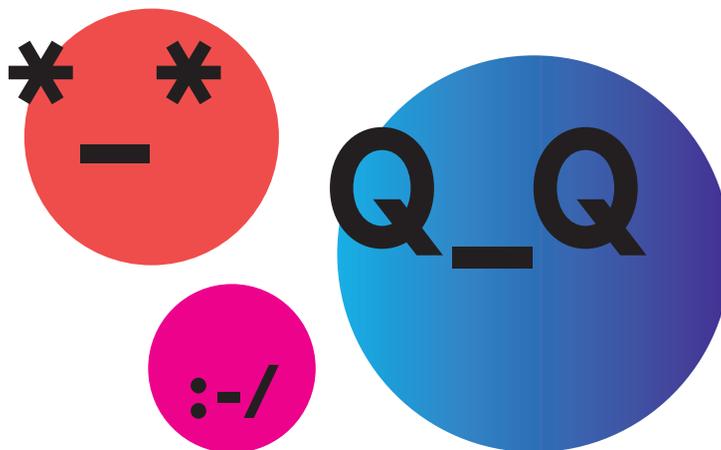
ce que révèle tout particulièrement l'omniprésence des «services écosystémiques». Cette concentration sur les valeurs instrumentales a soulevé de nombreuses critiques (p.ex., Bekessy et al. 2018), notamment aussi dans la mesure où elle ciblait exclusivement le niveau logique et occultait les aspects émotionnels que revendiquait Walter Rosen.

De plus en plus, on réclame de nouveau une communication plus émotionnelle des préoccupations liées à la biodiversité (Batavia et al. 2021), entendant souvent par là que l'accent soit mis sur la beauté de la diversité ou sur l'amour de la nature nourri par des expériences positives. Cette distinction entre le rationnel et l'émotionnel s'avère toutefois insuffisante. Pour reprendre la célèbre formule, légèrement modifiée, de Paul Watzlawick: on ne peut pas ne pas communiquer émotionnellement. Tout concept est lié à des affects et des émotions, même s'il est apparemment logique, factuel et donc neutre.

### Des nuances linguistiques aux lourdes conséquences

Bernhard Pötter (2022) a demandé, dans la *Tageszeitung*, de ne plus parler de la perte de biodiversité ni de la mort des espèces, mais de choisir des termes qui expriment des corrélations: «Ce que nous encourageons avec notre agriculture, c'est le meurtre des espèces. Il n'y a pas de perte de forêt. Ce que nous planifions et mettons en œuvre, c'est une dévastation de biotopes sur une grande échelle.» Il déplore que, par rapport aux crises écologiques, on utilise souvent des formulations qui suggèrent des processus naturels, alors qu'il s'agit d'une action humaine concrète. Il est intéressant de noter à cet égard que Bernhard Pötter revendique d'une part des termes





plus corrects, mais qui évoquent en même temps des images beaucoup plus radicales, encore une fois comme dans l'exemple de Reed Noss. La comparaison entre mort des espèces et meurtre des espèces montre déjà à quel point une chose évolue en fonction du cadre qu'on lui applique, c'est-à-dire de la perspective que l'on choisit.

Cependant, les termes dits scientifiques n'ont pas toujours l'apparence de la neutralité, comme le montre l'exemple des espèces «envahissantes»: cette métaphore, également issue du domaine de la guerre, impute à certaines espèces une mauvaise intention et a pour objectif que nous y associons des émotions négatives. Dans ce cas, la dissimulation ne repose pas sur une neutralisation émotionnelle prétendue, mais sur le fait qu'un processus naturel (la propagation d'une espèce) est présenté de manière négative plutôt que de se concentrer sur les conditions provoquées par l'être humain (l'introduction d'espèces, p. ex.).

Il est également frappant de constater que, dans le discours écologique, des processus susceptibles d'être tout à fait favorables à la biodiversité sont souvent désignés par des termes négatifs – selon l'intensité ou le contexte: dérangement, abrutissement, dégâts dus au piétinement. L'impact émotionnel de ces termes rend difficile le changement de perspective et empêche de voir que, par exemple, le piétinement est aussi une chance pour les abeilles sauvages qui nichent dans le sol. Il est essentiel que ces nuances linguistiques soient mieux prises en considération quand il est question de biodiversité.

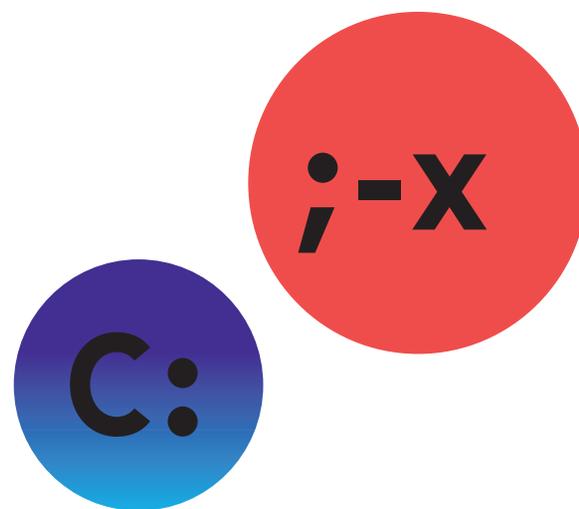
### Davantage de réflexion critique

Ces quelques exemples montrent déjà qu'il est certes important de compléter la communication des faits par une démarche plus sensible et plus émotionnelle et surtout aussi par des éléments plus positifs (de Lange et al. 2022). Ce qui me paraît toutefois essentiel avant tout, c'est de réviser la prétendue séparation entre la science rationnelle et la communication émotionnelle. Bien que nous ayons acquis sur le plan culturel que la science est logique et non émotionnelle et que ses concepts ont par conséquent subi une immunisation émotionnelle, celle-ci s'accompagne aussi de certaines logiques affectives – c'est-à-dire des structures dans lesquelles la pensée et les sentiments se conjuguent – qui mériteraient de faire l'objet d'une réflexion critique.

Il me paraît également essentiel de reconnaître l'importance des émotions dans le discours sur la biodiversité, mais non selon la prémisse simplifiée selon laquelle l'être humain doit être touché positivement par la nature pour être incité à protéger la biodiversité. Le réagencement de nos cartes mentales, que promet le concept de biodiversité, ne s'effectuera sans doute pas par la seule association de la biodiversité avec des émotions positives telles que le

plaisir de la beauté, le souci de sa fragilité ou la gratitude par rapport à son utilisation. Il n'y a en effet aucune connexion directe entre la nature et la réaction humaine; la manière dont nous vivons nos émotions est autant déterminée par le contexte historique, social et culturel que la question de savoir si nous qualifions quelque chose d'émotionnel ou de rationnel.

Il me semble donc plus important d'avoir une compréhension approfondie des multiples dimensions émotionnelles de la biodiversité, en particulier aussi de celles qui ne sont pas évidentes mais plus complexes. Les émotions renvoient souvent en effet à des couches temporelles plus anciennes, parfois archaïques – comme la peur traditionnelle du loup. Nous ne pourrions modifier leur impact implicite actuel que si elles sont mises en évidence dans des analyses minutieuses et sont l'objet d'une réflexion. À cet égard, il faut davantage intégrer les discours culturels sur la biodiversité, dans lesquels s'exprime une grande variété d'émotions, et où le maniement des émotions dans toute leur complexité et leur ambivalence soient traitées comme l'exige la relation entre l'être humain et la nature. ●



> **CLAUDIA KELLER** est maître-assistante au Séminaire allemand de l'Université de Zurich. Elle est notamment membre du comité scientifique du Forum Biodiversité Suisse. Dans son projet de recherche «Vielfalt erzählen» (raconter la diversité), elle s'intéresse à la biodiversité en tant que paradigme de la transformation dans la science et la littérature.

>> Bibliographie [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot)

>>> Contact [claudia.keller@ds.uzh.ch](mailto:claudia.keller@ds.uzh.ch)

# Ce que la perte de biodiversité déclenche chez l'être humain

Alors que les conséquences psychiques de la crise climatique sont étudiées depuis plusieurs années, les incidences du déclin de la biodiversité sur le bien-être humain demeurent méconnues. Comme la crise de la biodiversité est moins bien perçue par les profanes, la recherche empirique est soumise à des limites étroites. NICOLE BAUER

De nombreux indices montrent que le contact avec la nature ou la végétation est favorable au bien-être psychique, à la réduction du stress et à la récupération de la fatigue cognitive. Les études qui s'intéressent explicitement à la biodiversité et à son influence sur les humains sont en revanche nettement plus rares et aboutissent à des résultats divergents (p. ex. Martens et al. 2011, Hussain et al. 2019). La recherche empirique semble avoir des limites étroites, car le recul de la biodiversité est généralement insidieux et souvent indétectable pour les profanes.

Par exemple le nombre d'espèces végétales: la perception et l'importance de ce nombre dépendent du contexte. Ainsi il existe certes une corrélation (faible) entre le nombre d'espèces végétales différentes de son jardin et le bien-être (Young et al. 2020), et Methorst et al. (2021) mentionne une corrélation positive entre le nombre d'espèces d'oiseaux (en tant qu'indicateur de la biodiversité) et la satisfaction de vie dans de nombreux pays européens. Mais il est possible que, dans d'autres contextes et pour d'autres activités, la diversité des espèces n'exerce aucune influence parce qu'elle n'est ni perçue ni perceptible.

## Obstacles à la recherche

Sur la base des acquis actuels, on pourrait supposer qu'une perte de diversité naturelle, dans certaines conditions (perceptibilité et pertinence), pourrait entraîner une réduction des influences positives liées à la nature. Cependant, la recherche psychologique thématise presque exclusivement le lien entre la diversité de la nature et le bien-être, et non l'effet de la perte de biodiversité sur le bien-être. La recherche empirique a des limites étroites, car le recul de la biodiversité est généralement insidieux et souvent indétectable pour

les profanes. De même, les études sur l'incidence psychique de la construction de bâtiments dans des jardins ou d'autres espaces verts utilisables en milieu urbain ne peuvent être que partiellement utilisées. En effet, hormis la disparition du contact avec la nature et sa diversité, d'autres dimensions jouent un rôle essentiel dans la réaction, telles que la disparition des contacts sociaux liés au jardin (Young et Bauer 2022).

Il en va tout autrement pour le changement climatique: ses incidences peuvent être vécues directement, par exemple sous la forme d'épisodes météorologiques extrêmes aux conséquences graves pour la société. En revanche, la crise de la biodiversité est surtout transmise par les médias. Par conséquent, l'étude de l'impact de la perte de biodiversité sur le bien-être devrait d'abord s'intéresser à la conscience de la crise, avant de pouvoir énoncer des faits sur les conséquences du déclin de la biodiversité.

Une enquête a révélé qu'au total, près des trois quarts (74 %) de la population suisse avait déjà entendu ou lu le terme de «biodiversité» (gfs 2016). Environ 80 % des personnes interrogées pouvaient expliquer le terme plus ou moins correctement. En Suisse, la connaissance de la population par rapport au recul des espèces est recensée à intervalles réguliers, par exemple dans le Monitoring socioculturel de la forêt (Hegetschweiler et al. 2022). La part des personnes estimant que la diversité des espèces a diminué était, avec environ 78 %, plus élevée en 2020 qu'en 2010 et semblable à l'enquête de 1997, ce qui suggère qu'il y a actuellement en Suisse une certaine sensibilité à ce sujet.

Je suppose que les réactions émotionnelles au déclin de la biodiversité – pour autant qu'il soit perçu et considéré comme important – sont analogues à celles que le changement climatique suscite ou peut susciter. Outre la peur, qui a été le plus souvent étudiée jusqu'à présent, il peut provoquer tristesse, chagrin, impuissance ou colère.

## Peurs motivantes et paralysantes

Sur le plan international, la préoccupation par rapport à l'évolution de l'environnement est désignée par le terme d'«éco-anxiété» (Kurth et Pihkala 2022). À vrai dire, elle concerne (en général), de manière non explicite, le déclin de la biodiversité. On fait la distinction entre l'éco-anxiété existentielle et l'éco-anxiété pratique. Tandis que la première a plutôt un effet paralysant, la seconde peut être décrite comme une émotion qui sensibilise par rapport à des décisions graves et génère un comportement qui aide à affronter les problèmes environnementaux.

Cette description est similaire à celle de l'anxiété climatique, c'est-à-dire la peur des conséquences du changement climatique. Elle est étudiée depuis environ cinq ans, une distinction étant faite entre trois types de peur différents (Clayton et al. 2020).





Pendant longtemps, le dernier ours en Suisse (1904, Val S-charl).

Source KEYSTONE Sabine Dreher Collection



- > La première facette est une peur qui a une fonction motivante. Les gens ont une attitude de base tournée vers l'avenir qui les incite à affronter de manière appropriée la menace qui s'approche, à s'y préparer et à essayer de changer la situation.
- > La deuxième dimension est qualifiée d'assimilation. Elle consiste à fuir la situation et la peur. Les gens ont peur de la crise climatique et de ses conséquences, mais ne veulent pas s'en occuper. À terme, l'assimilation a pour effet que l'état de l'environnement continue de se dégrader.
- > La troisième dimension est la forme pathologique de l'anxiété climatique; la peur devient incontrôlable. Elle peut se caractériser par des symptômes similaires à ceux d'un trouble anxieux, pour lequel il faudrait rechercher de l'assistance.

Ce qui importe par rapport à l'anxiété climatique ou à d'autres formes de réaction émotionnelle face à une transformation radicale de l'environnement, c'est que la concentration sur le ressenti de l'individu ne détourne pas l'attention de la préoccupation sociétale par rapport aux problèmes environnementaux et à la recherche de solutions, indispensable à la lutte contre le changement climatique et d'autres crises. ●



> **NICOLE BAUER** est psychologue environnementale et collaboratrice scientifique à l'institut fédéral de recherche WSL. Elle s'intéresse aux incidences du contact avec la nature sur le bien-être et la santé. >> Bibliographie [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot) >>> Contact [nicole.bauer@wsl.ch](mailto:nicole.bauer@wsl.ch)

# De l'importance de l'émotivité dans la science

**Il n'existe pas de recherche sur le terrain sans sentiments. Dans leurs mémoires de recherche, des primatologues s'intéressent aux raisons pour lesquelles l'émotivité est non seulement inévitable mais aussi indispensable pour la recherche scientifique sur des animaux.** MIRA SHAH

**P**ar une chaude journée des années 1970, l'anthropologue Shirley C. Strum se trouve dans la savane kényane et observe un groupe de babouins. Elle ressent soudain un léger contact dans son dos. En se retournant brusquement, elle effraie le jeune babouin Robin, qui s'apprêtait à toiletter la chercheuse. Shirley Strum est tout d'abord touchée par ce geste intime, par lequel Robin la traite comme une babouine et une familière. Mais ensuite elle est aussi indignée par le fait d'avoir admis que les animaux la considéraient comme une des leurs et que la frontière entre l'animal et l'être humain – mais en particulier entre l'objet de recherche et la chercheuse – était tombée à ce moment-là. Elle s'inquiète de sa sécurité, mais aussi de son intégrité scientifique. En même temps, elle ne peut que s'étonner de la confiance évidente témoignée à son égard par ce jeune singe et tout le groupe de babouins. Non seulement les singes tolèrent la chercheuse dans leur milieu, mais ils la touchent et l'acceptent même.

## Dépréciation inutile de l'émotivité

Le mélange affectif de peur, de préoccupation, de joie, d'émotion et d'étonnement incita Shirley Strum à s'intéresser à l'impact de la recherche sur la primatologue, et en particulier au rôle de l'émotivité dans la recherche. Dans ses mémoires de recherche, *Almost Human* (1987), elle écrit que les babouins lui auraient enseigné que les émotions peuvent avoir une place dans la science. Les émotions ne mettent pas en danger l'objectivité scientifique – principe qu'elle avait pourtant appris dans sa formation et adopté sur le terrain –, mais elles profitent à la recherche ou peuvent même s'avérer directement nécessaires.

Shirley Strum n'est pas seule à l'avoir constaté. Que ce soit la célèbre spécialiste des chimpanzés Jane Goodall, la spécialiste aussi populaire que redoutée des gorilles Dian Fossey ou le spécialiste des babouins Robert Sapolsky, beaucoup de primatologues ont constaté dans leur travail que la recherche était émotionnelle. En fait, cela ne devrait pas être étonnant: les singes sont des êtres émotifs et émouvants. Pour les singes hominoïdes, l'émotivité a une raison d'être ancrée dans l'évolution, comme le montre dans de nombreuses facettes le vaste champ de la recherche menée à ce sujet depuis Charles Darwin et ses *Expressions of the Emotions in Man and Animals* (1872) (Kappelhoff et al. 2019): elle sert à évaluer la réaction face à l'environnement et aux humains. Elle peut être vitale et nous aider à prendre des décisions. Nous pouvons même la savourer sous différentes formes (de Sousa 1987; Döring 2011).

Toutefois, selon un dogme bien ancré dans la science moderne, le précepte d'objectivité, l'émotivité est considérée comme un signe de subjectivité et un obstacle et elle est donc dépréciée. Longtemps, la qualité de reconnaissance des sentiments, bien connue au début de l'époque moderne, a été évincée par une norme scientifique fondée sur une conception principalement masculine de neutralité idéaliste (Fisher 2001; Barbalet 2009; Daston/Galison 2007).

## Pas de recherche sans biophilie

Sur le terrain, toutefois, depuis le milieu du XXe siècle, les primatologues professionnels découvrent que les émotions sont nécessaires: les chercheurs doivent manifester un intérêt biophile, c'est-à-dire un amour du vivant, pour vouloir observer les animaux dans la nature (Wilson 1984). Ils doivent gagner la confiance des animaux pour que ceux-ci se laissent observer. Ils doivent pouvoir distinguer les individus et apprendre à évaluer les situations et les comportements. Tout cela exige de l'empathie et d'autres formes d'émotivité. À cela s'ajoute ce qu'une recherche sur le terrain en tant que travail scientifique éprouvant et souvent solitaire entraîne au niveau des affects (Davies 2010). Elle requiert donc aussi une connaissance et une utilisation savante du ressenti affectif pour accomplir ce travail scientifique.

C'est ce que soupçonnait déjà l'anthropologue Louis Leakey, qui, pour cette raison précisément (et avec le préjugé d'une plus forte émotivité «féminine» en tête), envoya Jane Goodall, Dian Fossey et la spécialiste des orangs-outans Biruté Galdikas étudier les grands singes et les assista à titre de mentor. Il espérait qu'en raison de leur sexe, ces trois femmes réussiraient mieux que des hommes à approcher les animaux et à être acceptées par eux. C'est aussi pour cette raison que les chercheuses se virent invitées à réfléchir à l'émotivité en tant qu'instrument de recherche et à le tester. Elles s'exposaient donc aussi souvent à la critique de leurs homologues masculins, qui considéraient la proximité affective et la concentration sur des méthodes émotionnelles comme la preuve d'un manque de compétence scientifique. À cet égard, la pondération et l'exploitation de l'émotivité constituent le point critique: Sapolsky (2001) rapporte, par exemple, qu'il a quitté la recherche sur le terrain au profit du laboratoire, car la mort des babouins devenait trop proche et qu'il ne supportait plus la compassion éprouvée vis-à-vis de créatures sauvages qui non seulement souffrent mais aussi disparaissent en raison de l'omniprésence humaine.

## Diversité utile de l'émotivité

Pour bon nombre de chercheuses et chercheurs, cet aspect de l'empathie et la mélancolie anthropique éprouvée au vu de la grave menace de l'espèce étudiée et de la biodiversité mondiale serait le déclencheur d'un déplacement depuis la recherche vers la protection des espèces. À l'ère d'une «nostalgie impérialiste», ainsi que l'ethnologue Renato Rosaldo appelle le deuil éprouvé par rapport à la perte de ce que l'on a soi-même transformé ou fait disparaître, l'affectivité devient aussi une arme rhétorique. Ainsi, dans leurs mémoires de recherche, les primatologues documentent également les menaces qui pèsent sur les espèces de singes qu'elles étudient ainsi que leurs milieux, et les fortes émotions qu'elles éprouvent en même temps. «Lorsque j'ai réalisé l'horreur et l'ampleur de notre inconduite vis-à-vis de la nature et des autres êtres vivants», écrit par exemple Jane Goodall, «j'étais accablée». Elle trouve dans cet

affect négatif – mais aussi dans les sentiments positifs que suscite la confiance des chimpanzés – «la volonté de lutter, de lutter jusqu'au bout» (Goodall 1991).

Dans tous les chapitres de conclusion des mémoires relatant une vie de recherche sur le terrain, une rhétorique affective est toujours utilisée afin d'inciter les lectrices et lecteurs à agir de manière éthique: selon Biruté Galdikas, les singes ne sont pas seulement des «victimes innocentes» de la cupidité humaine; en perdant les singes hominoïdes, principalement étudiés en raison de leur proximité évolutive, l'homme perd également un accès important à lui-même (Galdikas 1995). Jane Goodall va encore plus loin et prédit que l'homme perdra son humanité, s'il ne s'oppose pas au déclin de la diversité des espèces.

Les deux primatologues achèvent leur rapport sur la recherche et la vie passée parmi les singes par un vibrant plaidoyer: en faveur de la sauvegarde de la biodiversité non seulement pour le bien des animaux, des plantes et des champignons, mais aussi des êtres humains. Elles mettent ainsi en relief non seulement l'importance de la biodiversité, mais aussi la diversité de l'émotivité et son utilité dans la recherche scientifique. ●

> **MIRA SHAH** est spécialiste des sciences culturelles et littéraires; elle s'est intéressée dans sa thèse de doctorat à la poésie et à la politique de l'émotivité en primatologie. Les questions relatives à l'histoire, à la représentation et à l'affectivité de la biodiversité sont au centre de son travail scientifique avec la poésie, la rhétorique et l'esthétique du savoir. >> Bibliographie [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot) >>> Contact [shah@lingua.uni-frankfurt.de](mailto:shah@lingua.uni-frankfurt.de)



Jane Goodall avec le chimpanzé Uruhara au Sweetwaters Sanctuary pour les chimpanzés orphelins au Kenya en 1996.  
Photo ©Michael Neugebauer/ Jane Goodall Institute France

Remarque sur la photo: le Jane Goodall Institute n'approuve pas l'interaction ou la proximité avec des animaux sauvages. Cette photographie dite «historique» doit être considérée dans son contexte historique d'origine.



Schweizerische Eidgenossenschaft  
Confédération suisse  
Confederazione Svizzera  
Confederaziun svizra

Office fédéral de l'agriculture (OFAG)

## «Manger est quelque chose de très émotionnel et l'occasion de se relier à la nature»

Entretien avec TANIA BRASSEUR, de Slow Food Suisse, au sujet du plaisir de redécouvrir des aliments anciens et les personnes qui les produisent avec passion. INTERVIEW URSULA SCHÖNI

**H**OTSPOT: Dans votre livre *Simplement suisse*, on découvre que manger est pour vous une source de plaisir et d'échange. Éprouvez-vous aussi du plaisir à manger un Big Mac de McDonald? Tania Brasseur: (rit). Non. D'abord parce qu'un Big Mac n'a pour moi aucun goût et ensuite parce que c'est du fast-food et donc une forme de nourriture qui ne me plaît pas. En revanche, je mange volontiers un bon burger une fois de temps en temps.

### Pouvez-vous nous en dire plus?

Je travaille pour Slow Food. C'est un mouvement qui s'engage, depuis les années 1980, pour une nourriture «bonne, propre et juste». Ce mouvement a vu le jour après l'ouverture d'une filiale de McDonald dans la vieille ville de Rome. Slow Food s'oppose à la standardisation et à l'industrialisation de la nourriture ainsi qu'à la destruction de notre culture alimentaire. Il s'agit au fond du contraire de ce qu'est et propage McDonald. Pour moi, le fast-food pose aussi des problèmes pour des raisons sociales et environnementales, car il génère beaucoup de gaspillage alimentaire et de déchets.

**Vous avez sélectionné les dix produits suisses typiques que vous décrivez dans votre livre parce qu'ils sont authentiques. Mais pourquoi le Birnel – un concentré de jus de poire – est-il plus authentique que le miel?**

Il a été très difficile de ne sélectionner que dix produits! Le Birnel est très typique parce qu'on ne le trouve qu'en Suisse. Il est issu de la tradition du «vin cuit» – qui n'a rien à voir avec du vin – et produit à partir de variétés anciennes de poires, qui ne sont pas des fruits de table, mais étaient cultivées autrefois pour distiller de l'eau-de-vie. C'est aussi pourquoi la production de Birnel fut subventionnée par la Confédération au début des années 1920, pour ouvrir un nouveau marché. Le Birnel est pour moi synonyme de biodiversité, car sa production encourage la sauvegarde de variétés anciennes.

### Qu'en est-il des variétés anciennes de fruits et de légumes ou des races anciennes d'animaux en Suisse?

Dans un supermarché, vous ne trouverez que très peu de variétés de fruits et de légumes. Elles ont été sélectionnées parce qu'elles sont belles ou se conservent plus longtemps. Et peut-être sont-elles aussi plus faciles à cultiver. Aujourd'hui, nous trouvons non seulement de moins en moins de diversité dans la nature, mais aussi dans notre alimentation. Il en était tout autrement autrefois. Nous avions une immense variété de fruits et de légumes ainsi que de races d'animaux. Les raisons sont aussi historiques, car on ne transportait pas seulement des marchandises sur les routes commerciales transalpines, mais aussi des coutumes culinaires et des modes de préparation. De plus, la diversité du paysage avait pour effet qu'une grande diversité de produits agricoles était cultivée dans un pays relativement petit.





**Que faudrait-il faire pour que la population redécouvre cette diversité et l'apprécie de nouveau?**

Je pense qu'il est important d'informer les gens. Peut-être n'ont-ils pas conscience de toutes ces différences. Au supermarché, ils voient une seule variété de carottes et trois variétés de pommes. Mais il suffit d'aller au marché pour découvrir une bien plus grande diversité de fruits et de légumes aux goûts également très variés. Et les consommatrices et les consommateurs devraient de nouveau se demander d'où viennent les aliments, à quelle époque de l'année ils sont disponibles, qui les a produits et comment. Quand on habite en zone rurale, on peut éventuellement faire ses achats directement dans un magasin à la ferme. En ce qui me concerne, je me demande vraiment comment rapprocher les consommateurs et les producteurs. Et en tant que citoyens, nous devons aussi nous demander quel type d'agriculture nous voulons.

**Il s'agit donc aussi d'une question politique?**

Oui. Et il ne serait pas juste d'en imputer exclusivement la responsabilité aux consommateurs et consommatrices. Il est important d'expliquer en permanence ces corrélations.

**L'Inventaire du patrimoine culinaire suisse comporte plus de 400 denrées produites en Suisse. Y compris celles qui sont un peu «exotiques», comme vous l'écrivez. À quels produits pensez-vous à ce sujet, et quelle est leur importance émotionnelle pour la population?**

Le Sugus, par exemple, appartient au patrimoine culinaire suisse. Mais c'est un produit industriel, et pour moi, ce n'est pas de ça dont

il s'agit. J'entends par «exotiques» certains produits traditionnels totalement méconnus tels que le Buttenmost, un moût de cynorhodon. Ce qui m'a frappée en écrivant *Simplement suisse*, c'est que nous connaissons peut-être les spécialités de notre canton, mais pas forcément celles du canton voisin.

**Le présent numéro de HOTSPOT porte sur la biodiversité et les émotions. Pour écrire votre livre, vous avez sillonné la Suisse, redécouvert des produits d'autrefois, étudié leur histoire et surtout parlé avec les productrices et les producteurs. Quelles émotions avez-vous éprouvées durant votre périple?**

Il y avait le plaisir de la (re)découverte, aussi bien des produits que de la Suisse, mais aussi du savoir-faire des producteurs. C'était formidable de pouvoir établir cette connexion entre un aliment et la personne qui l'a produit. Manger est quelque chose de très émotionnel. C'est l'occasion de se relier à la diversité de la nature. Mais c'est aussi quelque chose d'intime. Intime vient du latin «intimus», superlatif d'«interior», c'est-à-dire ce qui est au plus profond. Les aliments que nous mangeons nous relie à notre intériorité.

**Vous avez surtout parlé de vos propres émotions. Mais vous avez aussi parlé avec les personnes qui produisaient ces aliments. Quel genre de personnes sont-elles?**

Ce sont tous des gens qui travaillent avec passion. Ils prennent beaucoup de temps pour faire ce qu'ils font. Je crois que beaucoup étaient surpris qu'une citadine s'intéresse à eux et souhaite raconter leur histoire. Mais je pense qu'ils étaient aussi contents de cet intérêt.

### Étaient-ils seulement satisfaits ou peut-être aussi un peu fiers?

Fiers, oui, je l'espère. Je pense qu'ils ne le diraient pas eux-mêmes, parce que ce sont des personnes modestes. Mais leur plaisir était sincère. Néanmoins, j'ai aussi rencontré de la colère et du désespoir. La plupart doivent se battre pour faire ce qu'ils font. Dans notre agriculture, axée sur la concentration et l'intensification, la vie est devenue difficile pour les petites structures.

### Et pourquoi tiennent-ils encore malgré tout à des méthodes de production traditionnelles et coûteuses, si le travail et le rendement ne concordent plus?

Je crois qu'une certaine forme de résistance entre en jeu. La conviction profonde qu'ils sont dans le vrai. Et, vous savez, il y a aussi de l'innovation dans ces traditions, il ne faut pas l'oublier. Ces personnes ne travaillent plus comme à l'époque de leurs grands-parents. Elles possèdent des connaissances qui n'existaient pas à l'époque, et elles sont très spécialisées. Par rapport aux pruneaux dont je parle dans le livre, par exemple, il n'existe pas que ce seul produit, mais toute une série de produits nouveaux, développés avec des producteurs de la région: confitures, chutneys, saucisses. Il y a un gros potentiel d'innovation.

### Passons encore des producteurs aux consommateurs: qu'est-ce que cela leur fait s'ils savent que la fabrication de certains produits implique beaucoup de passion et d'enthousiasme?

Quand on connaît les gens qui se cachent derrière un aliment, quand on sait le travail que cela implique et que l'on connaît le paysage dans lequel cet aliment a été produit, on a une autre relation avec la nourriture. On apprend à mieux l'apprécier et l'on y consacre plus de temps. Et apprécier la nourriture permet aussi d'empêcher le gaspillage alimentaire. Quand on accorde de la valeur à un aliment, on ne se contente plus de le jeter. On peut développer cette faculté même en faisant ses achats au supermarché: là aussi, des personnes et un travail se cachent derrière les carottes. La nourriture est pour moi un bon moyen de s'intéresser à la nature et à la culture.

### Quelles réactions a suscité votre livre?

J'ai eu beaucoup de réactions du genre «j'en ai mangé quand j'étais enfant» ou bien «ma mère en faisait souvent». Nous sommes tous des consommateurs et des consommatrices, mais tout au fond de nous, il y a aussi l'enfant qui se souvient de ses repas d'autrefois. Je souhaite que les gens non seulement redécouvrent toute la diversité des aliments, que ce soit sur les marchés ou ailleurs, mais aussi qu'ils emmènent leurs enfants faire les courses et qu'ils sollicitent leur aide pour faire la cuisine. Alors, les enfants développeront assez tôt la conscience et l'appréciation des aliments. ●

> **TANIA BRASSEUR** est membre du comité du Patrimoine culinaire suisse. Outre son activité d'autrice et de rédactrice, elle travaille pour l'association Slow Food Suisse. Dans son livre *Simplement suisse* (Éditions Helvetiq), elle présente avec la cheffe Marina Kienast-Gobet, dix produits étroitement liés à la tradition suisse. Son dernier livre, *Absinthe, Voyage au pays de la fée verte*, vient de paraître. >> Contact [tbrasseur@citycable.ch](mailto:tbrasseur@citycable.ch)





partie, les incidences négatives d'une forte intensité d'exploitation du sol et contribuer ainsi à la sauvegarde et à la promotion de la diversité des espèces et des milieux en zone agricole.

La collecte, la catégorisation, l'appréciation et le traitement de données externes relatives aux facteurs d'influence de la biodiversité ne constituent pas seulement une base importante pour les futures analyses d'ALL-EMA, mais elles indiquent également la valeur ajoutée d'une utilisation synergétique de différentes sources de données. Les combinaisons permettent d'identifier des synergies entre les différents programmes de monitoring et de statistique de la Confédération, notamment quand il s'agit de combler des lacunes et de prioriser. En outre, les mesures de promotion peuvent mieux cibler les influences importantes et donc être conçues de manière plus efficace. ●

> **CHANTAL HERZOG, ELIANE MEIER** et **GISELA LÜSCHER** sont collaboratrices scientifiques dans le groupe de recherche Paysage agricole et biodiversité d'Agroscope. Dans le cadre du programme de monitoring ALL-EMA, elles étudient notamment dans quelle mesure l'affectation du sol et divers facteurs environnementaux influent sur la biodiversité en zone agricole.

**EVA KNOP** est responsable de projet dans le cadre d'ALL-EMA ainsi que de l'équipe Interactions-Biodiversité-Environnement de même que responsable suppléante de groupes de recherche chez Agroscope. Elle est également chargée de cours à l'Université de Zurich. >> Bibliographie [biodiversity.scnat.ch/hotspot](http://biodiversity.scnat.ch/hotspot) >>> Pour de plus amples informations [allema.ch](http://allema.ch) >>>> Contact [eva.knop@agroscope.admin.ch](mailto:eva.knop@agroscope.admin.ch)



## SUIVI DES EFFETS DE LA PROTECTION DES BIOTOPES EN SUISSE (WBS)

# Identification précoce de l'évolution des biotopes d'importance nationale

CHRISTIAN GINZLER ET ARIEL BERGAMINI

**D**ans le cadre du Suivi des effets de la protection des biotopes en Suisse (WBS), tous les objets des inventaires nationaux sont examinés à l'échelle nationale au moyen d'une interprétation de photographies aériennes. Le premier relevé a eu lieu entre 2012 et 2017; le second a débuté en 2018. L'interprétation des photographies aériennes se fonde sur les images numériques stéréoscopiques établies par swisstopo tous les six ans.

Les changements observables à partir des photographies aériennes constituent la base d'un système de dépistage précoce conçu pour la Confédération et les cantons. Mis en œuvre en 2020, ce système permet une identification précoce des changements, par exemple

quand des surfaces s'embroussaillent (par suite de la déprise ou de l'assèchement de hauts-marais, p.ex.) ou que des routes et des bâtiments sont construits dans les biotopes d'importance nationale. Pour le recensement de divers indicateurs (couverture des surfaces boisées et des zones dégagées ou présence d'éléments infrastructurels, p.ex.), une grille de 50×50 m a été établie sur les zones de reproduction des amphibiens, les bas-marais, les hauts-marais, les prairies et pâturages secs (PPS), les plaines alluviales alpines et les marges proglaciaires (figure 1). Les objets qui ont enregistré une forte évolution négative pour au moins un indicateur sont considérés comme des sites suspects.

Dans les zones alluviales, sur les rives de lacs et dans les deltas, seules des formations sont cartographiées sur les photographies aériennes (p.ex. zone alluviale à bois dur ou à bois tendre, zone alluviale non boisée). La figure 2 illustre les évolutions de formation à l'exemple de la zone alluviale de Emmenschachen. Les sites où les formations ont subi des changements majeurs sont considérés comme suspects, indépendamment de la direction, car il est souvent difficile de savoir dans les zones alluviales quels changements doivent être considérés comme négatifs, positifs ou neutres sur un site déterminé.

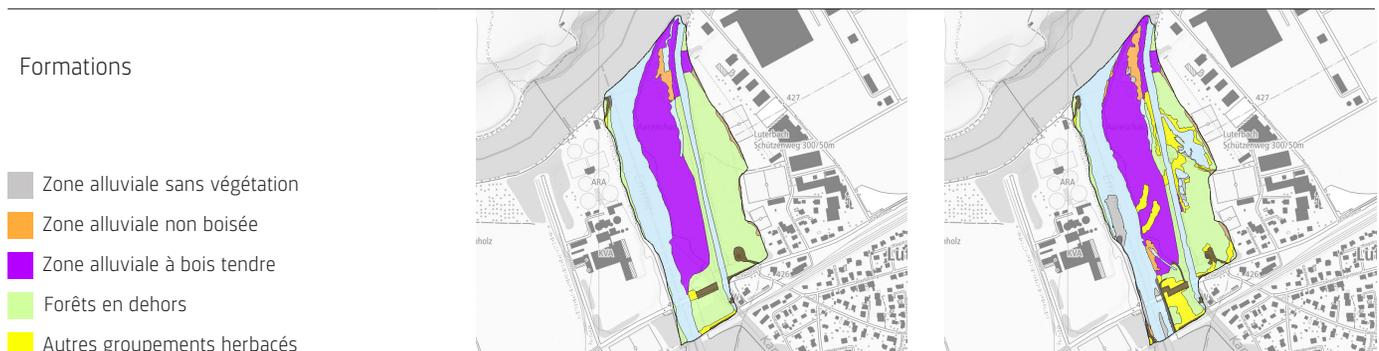
Le Suivi des effets de la protection des biotopes en Suisse fournit, avec les sites suspects, une aide précieuse aux cantons. Il leur appartient ensuite d'évaluer si les changements observés sont réellement négatifs.

Confédération et cantons ont accès au système de dépistage précoce via «Virtual Data Center VDC». Toutes les données de base y sont mises à la disposition des cantons et l'évolution des sites y est visualisée au moyen de différentes images. Les cantons peuvent faire part de leur évaluation de l'état des sites à l'aide d'un formulaire de feed-back. ●

**Figure 1:** Une grille (50 x 50 m) couvre la superficie totale des sites pour l'interprétation des photographies aériennes. On identifie facilement la progression de la forêt (carrés vert foncé). En bas: photographie aérienne infrarouge du même site.



**Figure 2:** Evolution des formations à l'exemple de la zone alluviale de Emmenschachen (obj. 45).



> **CHRISTIAN GINZLER** travaille à l'institut fédéral de recherche WSL où il est responsable du groupe Télédétection. **ARIEL BERGAMINI** travaille également au WSL et dirige le groupe Dynamique des habitats et le Suivi des effets de la protection des biotopes en Suisse (WBS).  
 >> Pour de plus amples informations [biotopschutz.wsl.ch](http://biotopschutz.wsl.ch)  
 >>> Contact [christian.ginzler@wsl.ch](mailto:christian.ginzler@wsl.ch)



Schweizerische Eidgenossenschaft  
Confédération suisse  
Confederazione Svizzera  
Confederaziun svizra

Office fédéral de l'environnement (OFEV)

## NOUVELLES DU PLAN D'ACTION BIODIVERSITÉ

### RÉTROSPECTIVE CONGRÈS OFEV 2022

## Un paysage varié renforce la diversité biologique

En quoi un aménagement de qualité du paysage peut-il contribuer à sauvegarder et à promouvoir la diversité biologique? Cette question était au centre du dernier congrès de l'OFEV. Les intervenants et les intervenantes ont présenté des modèles, des instruments et des approches de politique paysagère ainsi que leurs synergies avec la politique en matière de biodiversité.

GREGOR KLAUS

Le plus grand succès possible pour la nature et le paysage repose toujours sur l'utilisation d'un objectif commun – aussi bien au niveau de la commune que du canton et de la Confédération. C'est ce qu'a mis en évidence le congrès de l'OFEV qui s'est tenu à Berne le 9 novembre 2022. À cet égard, l'instrument de planification générale de la Confédération pour le paysage et la biodiversité est un succès tout particulier: la Conception paysage suisse (CPS), actualisée en 2020. Selon Hans Romang, responsable de la division Biodiversité et paysage à l'OFEV, elle aurait réussi à instaurer un partenariat dépassant le cadre des domaines politiques, des secteurs et des niveaux étatiques.

Andrea Naef, de l'Office cantonal pour l'aménagement du territoire, a fait le lien entre le schéma de développement du paysage de Thurgovie (LEK) et la planification actuelle de l'infrastructure écologique. Grâce au LEK, les éléments de l'infrastructure écologique (aires centrales et aires de mise en réseau) sont en grande partie déjà connus et garantis au niveau de la planification. «Les consignes de la Confédération et les instruments du canton s'imbriquent parfaitement», a déclaré Andrea Naef.

Le congrès a également accordé une place à des points de vue nouveaux et visionnaires concernant la nature. «Nous devons de nouveau apprendre à vivre avec la nature», a dit par exemple Christophe Girod, de l'Institut pour le paysage et les systèmes urbains de l'EPF Zurich. «L'idée que nous avons jusqu'à présent, selon laquelle certaines espèces sont typiques d'un milieu, est dépassée. Tout est en mouvement. Nous devons nous débarrasser des dogmes et apprendre à vivre avec le changement.»

Dans sa conclusion, Matthias Stremlow, responsable de la section Politique du paysage à l'OFEV, a souligné que le congrès lui avait donné de l'espoir. «J'ai entendu des personnes engagées et motivées, qui s'investissent pour la diversité biologique et paysagère à différents niveaux, aux multiples interfaces entre les domaines importants pour le paysage. Beaucoup d'idées, de conceptions et d'instruments se combinent d'ores et déjà, ou sont sur le point de le faire.» Il serait particulièrement précieux d'adopter une pensée modulaire et de conjuguer les différents instruments. ●

Un rapport détaillé du congrès ainsi que toutes les présentations et les fichiers audio peuvent être téléchargés sur le site [www.bafu.admin.ch](http://www.bafu.admin.ch)  
> Thèmes > Biodiversité > Manifestations

### Réservez la date!

La prochaine journée biodiversité et paysage de l'OFEV, «**Construire ensemble l'avenir**», aura lieu le **30 novembre 2023** au Stade du Wankdorf, à Berne.

Contact Regina Michel, OFEV  
Division Biodiversité et paysage  
[regina.michel@bafu.admin.ch](mailto:regina.michel@bafu.admin.ch)



Les villes peuvent offrir des milieux destinés à remplacer les habitats disparus des paysages voués à une exploitation intensive (Erlenmatt, Bâle).  
Photo Severin Bigler | Lunax | OFEV

## LA BIODIVERSITÉ EN MILIEU URBAIN

# Intensifier le naturel

**La compensation écologique est un moyen important de promouvoir la biodiversité en milieu urbain. Malgré son potentiel, ce mandat légal n'est mis en œuvre qu'avec réticence. Une publication de l'OFEV assortie de recommandations de dispositions de référence concrétise les consignes juridiques liées à une compensation écologique en milieu urbain.** CLAUDIA MOLL

**M**oyennant une planification soignée, des habitats attrayants peuvent aussi être créés en ville, dont l'être humain et la nature peuvent bénéficier au même titre. Le Conseil fédéral a donc accordé une grande priorité à la nature dans les villes et les villages, aussi bien dans la Stratégie Biodiversité Suisse que dans la Conception du paysage suisse.

Au travers des dispositions sur la compensation écologique, la loi sur la nature et le paysage formule déjà l'obligation d'aménager dans le respect de la nature une certaine part des surfaces vouées à une exploitation intensive. L'ordonnance sur la protection de la nature et du paysage précise ces dispositions (mise en réseau et création de biotopes) et souligne explicitement leur importance en milieu urbain. L'application jusque-là réticente du principe de compensation écologique, en dépit de son potentiel, peut s'expliquer par la formulation ouverte des bases légales. Elles ne précisent pas l'élément déclencheur de la mise en œuvre de la compensation écologique, ni les surfaces requises ou l'étendue quantitative et qualitative des mesures à adopter.

Afin de combler cette lacune, l'OFEV a élaboré, en collaboration avec un grand nombre d'experts et d'expertes, des recommandations de dispositions de référence territorialement et juridiquement garanties. Les représentants et les représentantes des cantons et des communes peuvent adapter ces dispositions en fonction des conditions locales, les intégrer dans leurs bases légales et leurs instruments de planification et y ancrer ainsi la promotion de la biodiversité et de la qualité paysagère. Les dispositions de référence sont expliquées dans chaque cas, y compris les recommandations concernant les instruments de mise en œuvre et le renvoi à des exemples similaires dans la pratique. ●

> OFEV (éd.) (2022): Biodiversité et qualité paysagère en zone bâtie: Recommandations de dispositions de référence à l'intention des cantons et des communes. >> Téléchargement [bafu.admin.ch/pj427](https://bafu.admin.ch/pj427) >>> Contact [claudia.moll@bafu.admin.ch](mailto:claudia.moll@bafu.admin.ch), OFEV, Division Biodiversité et paysage

## Nouvelles du Forum Biodiversité Suisse



### Énergies renouvelables, biodiversité et paysage

**L**e développement des énergies renouvelables doit se faire dans le plus grand respect possible de la biodiversité et du paysage. Mais où se situent, en Suisse, des zones assez vastes pour qu'un tel développement soit possible? En collaboration avec la commission de l'énergie, ProClim et le Forum Paysage, Alpes, Parcs (FoLAP), le Forum Biodiversité souhaite définir des critères à ce sujet et si possible aussi désigner des zones correspondantes. Le 15 décembre 2022, un premier atelier a eu lieu à la Maison des académies, durant lequel des bases ont été réunies et les premiers critères ont été débattus concernant les zones à exclure et les zones potentielles. Y ont notamment participé des institutions liées à la biodiversité, ainsi qu'à la nature et au paysage, de même que des personnes représentant les offices fédéraux (OFEV, OFE, ARE) et les cantons (CDPNP et EDK). À l'occasion d'un second atelier, les critères seront débattus avec d'autres protagonistes issus notamment du secteur énergétique.

> Sascha Ismail >> [sascha.ismail@scnat.ch](mailto:sascha.ismail@scnat.ch)



### COP15: nouveau cadre mondial pour la biodiversité

**E**n décembre 2022 s'est déroulée la COP15 à Montréal (Canada) – après de longues négociations préliminaires concernant les nouveaux objectifs pour la biodiversité d'ici 2030. En dépit de toutes les difficultés (financement, séquences de gènes numériques etc.), un nouveau cadre mondial a pu être adopté (Kunming-Montreal Global Biodiversity Framework, KM\_GBF). Il comporte quatre « objectifs » jusqu'en 2050, 23 « cibles » jusqu'en 2030 ainsi qu'un « cadre de monitoring » nouveau et contraignant pour les rapports rendus par les Etats membres. Le nouveau cadre contient de nombreux bons éléments, s'appuie fortement sur l'analyse mondiale de l'IPBES des facteurs directs et indirects du déclin de la biodiversité et s'avère plus mesurable, plus ambitieux et, espérons-le, plus réalisable que les objectifs d'Aichi, qui étaient en vigueur jusqu'en 2020. Le Forum Biodiversité faisait partie de la délégation suisse à la COP15 et a pu y accompagner les travaux sur le thème des indicateurs.

> Eva Spehn >> [eva.spehn@scnat.ch](mailto:eva.spehn@scnat.ch)

## RETROSPECTIVE SWIFCOB 23

## Conserver la biodiversité en temps de crise

Crise climatique et biodiversitaire, pandémie de Covid-19, aggravation de la crise énergétique et alimentaire par suite de la guerre en Ukraine – le monde semble aujourd'hui fonctionner en mode crise. Dans quelle mesure les crises s'influencent-elles mutuellement? Quelles mesures sont prises à cet égard, en quoi se répercutent-elles sur la nature et le paysage? Et comment améliorer la sauvegarde et la promotion de la biodiversité en pareilles circonstances? C'est à ces questions et à d'autres que les 230 participants au congrès SWIFCOB 2023 du 10 février, organisé par le Forum Biodiversité Suisse de la SCNAT, ont essayé de répondre... et ont fourni des solutions. GREGOR KLAUS

**D**e nombreuses crises ont été abordées dans le cadre du congrès – des crises qui se chevauchent en partie et sont perçues différemment par les divers protagonistes. Déclenchée par la crise énergétique et rapidement engagée par le Conseil des Etats, la révision de la loi fédérale relative à un approvisionnement en électricité sûr reposant sur des énergies renouvelables prévoit un affaiblissement de la protection de la biodiversité. Elle lève notamment l'interdiction de construire des installations d'énergie renouvelable dans les biotopes d'importance nationale, c'est-à-dire des zones qui ne représentent que 2,2% de la superficie du pays et où se situent un tiers des sites d'observation d'espèces menacées. L'ambiance qui régnait au Parlement fédéral durant la session d'automne a été décrite comme suit par la conseillère aux Etats, philosophe et politologue Adèle Thorens Goumaz: «Actuellement, au Conseil des Etats et au Conseil national, on raconte que la biodiversité et le paysage font obstacle au développement énergétique. Nous serions en situation de crise, et donc tout serait permis. Au Parlement, les attaques contre la biodiversité sont brutales!»

Herbert Bühl, du bureau d'études Winzeler + Bühl, a souligné que des procédures juridiques éprouvées en matière d'aménagement du territoire devenaient caduques. «Une crise démocratique a été instaurée. La marge de manœuvre ne cesse de se réduire pour les pouvoirs publics.» Nils Epprecht, de la Fondation suisse de l'énergie, a revendiqué une norme écologique minimale pour les grandes installations photovoltaïques, à l'instar du label de qualité «Nature-made star», développée avec succès pour l'énergie hydraulique. Mattias Bürgi, responsable de l'unité de recherche Dynamique du paysage à l'institut fédéral de recherche WSL, a préconisé, en cas de crise grave, d'adopter un mode de pensée prudent et axé sur le long terme plutôt que de suivre partialement des lobbys qui voient leur heure sonner. Il serait peu clairvoyant de sacrifier la biodiversité en temps de crise. Anne Larigauderie, secrétaire exécutive du Conseil mondial pour la biodiversité (IPBES), s'est aussi exprimée clairement contre une gestion unilatérale des crises: «Le déclin de la biodiversité et le changement climatique sont corrélés et se renforcent mutuellement. Ils ne pourront être résolus que s'ils sont traités ensemble.»

Face à la crise biodiversitaire, Hannah von Ballmoos-Hofer, de l'Union suisse des paysans, a ébauché plusieurs amorces de solution. En fait surtout partie l'accroissement de la souplesse en matière de



© Biedermann

mesures écologiques, «afin de ne pas monter les crises l'une contre l'autre» et d'accroître la qualité écologique des surfaces existantes «au lieu de créer de nouvelles surfaces pour la biodiversité». De plus, les consommatrices et les consommateurs devraient aussi assumer leur part de responsabilité.

Priska Baur, agroéconomiste indépendante de Zurich, a souligné l'importance de nos habitudes alimentaires et la possibilité de créer davantage de surfaces pour la biodiversité. Il faudrait nettement réduire la consommation de produits animaux: «Les habitudes flexitariennes, basées sur une cuisine savoureuse, variée, créative et surtout végétale doivent donner l'exemple.»

Thomas Häusler, journaliste scientifique et responsable du projet Climat et énergie au WWF, a constaté en guise de conclusion que le «mode crise» actuellement prédominant pouvait donner lieu à une vision étroite, notamment par rapport aux corrélations sociales. Il serait essentiel pour tous les protagonistes de sortir de leur cadre et d'adopter une autre perspective, y compris celle des adversaires. «En fait, toutes les personnes qui se querellent au sujet d'un problème ont raison quelque part», a déclaré Thomas Häusler. «Si je rencontre mes adversaires, si je leur parle et si je les écoute, je découvrirai leur opinion et leurs motifs. Des recoupements apparaîtront, et il en résultera des amorces de solutions profitant aux deux approches.»

Le prochain **SWIFCOB** aura lieu le **vendredi 9 février 2024** à Berne. Veuillez déjà réserver cette date.

Le compte rendu, les présentations ainsi que les podcasts du congrès sont disponibles sur le site: [biodiversity.scnat.ch/swifcob](http://biodiversity.scnat.ch/swifcob)  
> Contact [biodiversity@scnat.ch](mailto:biodiversity@scnat.ch)

